



LITTÉRATURE

Michel Tremblay,
nouveau roman

Page F 3



ESSAI

Paul Gérin-Lajoie,
premier violon

Page F 4

CAHIER
F

LIVRES



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

La vie
estradinaire
du pâtre
petit moâGeorges-Hébert
Germain raconte
l'homme au
déficient manteau

ISABELLE PARÉ

Près de deux ans après sa disparition, la vieille galoché sympathique nous manque toujours. Dans le portrait que brosse Georges-Hébert Germain de l'homme au «déficient manteau», on découvre que Sol a fait plus qu'endosser le drolatique rôle du «vagabond à rien» sous son chapeau cloche, il a épousé de tout son être, à force de harcèlement textuel, la cause des sans-abri, des sans-argent et des sans-rien.

Allergique à tous les «vils brequins» de la finance et à la «satiété de consommation», Marc Favreau a mené sa vie privée comme sa carrière. De façon entêtée et redevable qu'à lui-même. Il s'est forgé un chemin à force de coups de gueule, en marge des systèmes, des cercles artistiques et des institutions.

C'est littéralement le profil d'un libre-penseur-né, d'un rebelle avec une cause, réfractaire aux sentiers balisés, que choisit de dépeindre Georges-Hébert Germain — un ami de la famille — dans ce bouquin de près de 300 pages. En Marc Favreau, il y avait plus qu'un clown rouge et rigolo. Il y avait son alter ego, son double, sa copie carbone, dont l'habit «d'embarrassant sans-abri» servait à exprimer de façon cinglante ce qui le tenaillait jusqu'au plus profond fond des tripes.

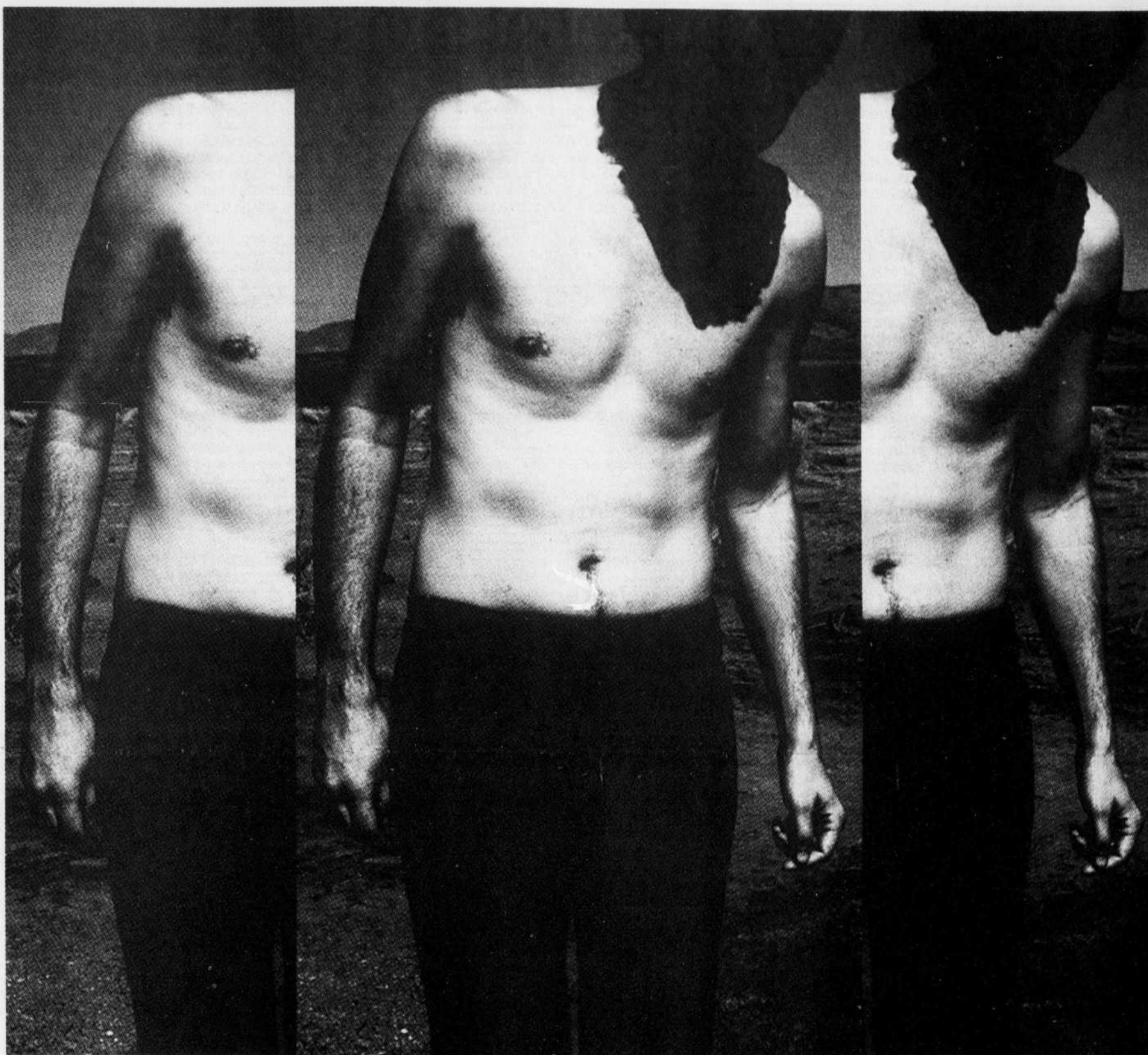
L'idée d'une biographie sur Marc Favreau, disparu le 17 décembre 2005, est née un matin pluvieux de juin 2006, lors d'une cérémonie intime organisée à Abercorn par son éternelle complice et compagne de vie, Micheline Germain, pour enterrer les cendres de son amoureux disparu.

Amie de Georges-Hébert Germain, la femme de Favreau, approchée par de nombreux éditeurs, lui demande alors d'écrire la biographie de Sol.

«J'ai accepté parce que Micheline était une amie et que plusieurs choses me fascinaient chez Favreau. Sol, c'était plus qu'un artiste, c'était un esprit encyclopédique. Il savait tout sur tout, sur les arbres, sur les animaux. Il dévorait les guides, les encyclopédies, les ouvrages de référence», soutient son biographe.

Germain remonte le fil de la vie de Favreau et dépiste très tôt en lui un autodidacte dans l'âme. Avide lecteur mais pire à l'école, cet esprit solitaire a acquis la plupart de ses vastes connaissances hors des bancs d'école. Jeune et assoiffé de liberté, il suivait déjà sa propre voie et ruait à la moindre tentative d'embrigadement. Éternel marginal — même dans les jeunes cadets de l'armée —, il fera tout pour

VOIR PAGE F 2: SOL



PATRYCE BAK

Le Goncourt
pour Le Rapport
de Brodeck?
«Je n'écris pas pour
ça. J'écris pour
mes lecteurs»,
explique Philippe
Claudel.

DANIELLE LAURIN

Le Rapport de Brodeck figure parmi les favoris dans la course au Goncourt 2007. Mais ça n'empêche pas son auteur, Philippe Claudel, 45 ans, de dormir sur ses deux oreilles pour autant.

«Moi, le Goncourt, vous savez...» Il y a quatre ans, son roman *Les Âmes grises* avait récolté le Grand Prix des lectrices du magazine *Elle* et décroché le Renaudot... mais avait raté le Goncourt. «Tout le monde disait pourtant que je l'aurais, le Goncourt, pour ce livre-là.»

Philippe Claudel rigole au téléphone. «Le Goncourt est une mode française. Les Français aiment bien donner des médailles.» Mais, assure-t-il, aucune importance pour lui. «Je n'écris pas pour ça. J'écris pour mes lecteurs.»

Ça n'a rien d'une boutade. Ce fils d'ouvrier natif de la Lorraine, où il vit toujours avec sa femme et sa fille, a longtemps enseigné dans les prisons et les centres pour enfants handicapés. «L'humanité, c'est aussi renâre ce que l'on nous a donné, aller vers ceux qui ont moins de liberté ou de mobilité pour ne pas les enfermer dans un ghetto», a-t-il déjà déclaré.

Aujourd'hui, l'auteur, traduit en 30 langues, confie: «Faire des livres, pour moi, c'est aller vers les autres. Où qu'ils se trouvent, quoi qu'ils vivent.» Il ajoute: «Faire des films, c'est la même chose, je crois.»

Philippe Claudel, qui en est à son sixième roman, a signé, dans le passé, plusieurs scénarios de films. Celui qu'a réalisé Yves Angelo en 2005 à partir des *Ames grises*, notamment. L'écrivain est aussi prof de cinéma à ses heures. Et il travaille présentement au montage de son premier long métrage, ins-

piré d'un scénario de son cru.

Il y a longtemps que je l'aime, mettant en vedette Kristin Scott Thomas (révélée dans *Le Patient Anglais*) et Elsa Zylberstein (Prix Romy Schneider 1993 pour *Mina Tannenbaum*), devrait prendre l'affiche au printemps 2008. «C'est l'histoire de deux sœurs que la vie a séparées et qui réapprennent à se connaître après 15 ans», précise Philippe Claudel.

Pour lui, l'essentiel de son travail au cinéma et en littérature réside en ceci: «Je veux essayer de montrer que nous sommes tous dans le même bateau.»

Tous dans le même bateau, c'est-à-dire: tous humains, tous concernés par ce qui s'est passé avant nous et ce qui a lieu autour de nous. Tous concernés par la guerre, pour commencer.

La guerre, grande obsession de Philippe Claudel, comme en témoignent ses trois plus récents livres. L'action des *Ames grises* se déroulait pendant la Première Guerre mondiale.

Le livre qui a suivi, *La Petite Fille de monsieur Linh*, évoquait la guerre du Vietnam et le génocide khmer. Tandis que *Le Rapport de Brodeck* se situe au lendemain de la Première Guerre mondiale.

FREDERICK FLORIN AFP
Philippe Claudel

«Si la guerre, si les génocides n'existaient pas, n'avaient jamais existé, j'écrirais sur autre chose, plaide le romancier. Mais ça fait partie de l'histoire, de la nature humaine.»

Montrer comment l'humanité va jusqu'à son gouffre, c'est ce qu'il avait en tête en écrivant *Le Rapport de Brodeck*. Un roman sur la haine, la violence et la peur de l'autre, dont l'action se passe dans un village jamais nommé, à une date, somme toute, incertaine.

Montrer des portes

Le flou est voulu. «Des génocides, des massacres monstrueux, il y en a eu avant l'Holocauste et après», explique Philippe Claudel. Il y en a encore aujourd'hui. Aussi, ne pas situer son histoire dans le temps et dans l'espace fait

ENTREVUE

Philippe Claudel
au cœur de
l'humain, au cœur
de la guerre

en sorte que le lecteur peut la situer où et quand il veut.»

Son rôle à lui, comme romancier, se résume à ceci, dit-il: «Montrer des portes, avec des serrures, mais sans donner toutes les clés.»

Ce que le lecteur du *Rapport de Brodeck* retiendra: même une fois la guerre terminée, la barbarie humaine continue de tuer. Quand commence le roman, la guerre est finie. Mais un meurtre collectif vient d'être commis. Un homme, un étranger, a été sauvagement assassiné. «Tout génocide commence ainsi, fait remarquer Philippe Claudel. On massacre celui qui est différent.»

Il insiste: «Quand tout va bien dans nos familles, nos villages, nos pays, on ne se pose pas de questions sur l'Autre. C'est quand tout va mal qu'on se rend compte de la couleur de la peau, de la religion, de la culture de l'Autre, et qu'on le rejette. C'est pratique d'avoir un bouc émissaire sous la main dans les périodes de tension.»

Brodeck, héros malgré lui du *Rapport de Brodeck*, est lui-même un bouc émissaire. Survivant des camps de concentration, il a été choisi pour rédiger un rapport mensonger. Un rapport qui innocentera les hommes de son village... pourtant responsables du meurtre collectif de l'étranger.

Mais en marge de ce rapport, Brodeck notera en catimini, dans un cahier, ses propres impressions, ses découvertes. Il racontera son histoire, et celle de son village. Sans cesser de s'interroger sur la cruauté et la lâcheté des hommes.

C'est ce cahier personnel que nous donne à lire en fait *Le Rapport de Brodeck*. «Pour moi, c'est aussi un livre sur comment on devient écrivain, affirme Philippe Claudel. Comment on découvre que les mots disent les choses, même les pires, même celles qu'on croit indicibles.»

Il ajoute: «Ce travail-là, sur la langue, sur l'humain, n'a rien à voir avec les modes littéraires, rien à voir avec le Goncourt.»

Collaboratrice du Devoir

LE RAPPORT DE BRODECK

Philippe Claudel
Stock
Paris, 2007, 407 pages

* Philippe Claudel sera au Salon du livre de Montréal, qui se déroule cette année du 14 au 19 novembre 2007. Notons que *Le Livre de Poche* vient de rééditer *La Petite Fille de monsieur Linh*.

LIVRES

SOL

SUITE DE LA PAGE F 1

aboutir dans la fanfare, là où l'on faisait la fête! Décrocheur à 17 ans, il apprend son métier dans les coulisses du TNM, comme décorateur, bien avant de se retrouver sur les planches.

C'est grâce à Micheline Gérin, son amoureuse, étudiante à l'École nationale de théâtre (ENT), qu'il a trouvé sa voix dans le théâtre, et dans la vie tout court. Il fut pendant plus de 50 ans un mari aimant, un père, un partenaire. Elle était sa «*mère veuve*». Lui et sa «*fleur de fenouil*» ne se quitteront plus jusqu'à sa mort.

Très tôt dans sa carrière, Favreau revêtit la peau de personnages qui collent à son âme de rebelle. Avant sa rencontre fatidique avec Sol, il joue avec brio les personnages subversifs créés par Molière, Marivaux, Dario Fo, Alfred Jarry et Octave Mirbeau, pour multiplier les pieds de nez aux riches et aux figures du pouvoir. Préférant les fourbes lucides aux tout-puissants ou aux jeunes premiers, il découvre le pouvoir subversif du rire.

L'ouvrage de Georges-Hébert Germain jette d'ailleurs une lumière sur la longue gestation du personnage de Sol, que Favreau semble avoir porté en lui comme un embryon depuis ses tout premiers pas au théâtre. Il personnifie d'abord un clown rouge, naïf et naïs, un bon à rien qui devait être le faire-valoir de Bouton, le clown blanc. Or l'auguste Sol, qui ravit les jeunes, occupe bientôt tout le plancher. L'émission est toutefois retirée des ondes, dans la foulée de la grève des réalisateurs de Radio-Canada en 1958.

Sol avec lui-même

Il faudra près de dix ans avant que Sol ne renaisse de ses



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Marc Favreau dans son personnage de Sol, en 2005

cedres, dans *Sol et Gobelet* en 1969. De retour avec son langage «*vermouilleux*», ciselé par Favreau, le clown devient le virtuose du mot-valise. L'histoire du plus célèbre tandem de pitres qu'ait connu la télévision prend fin quatre ans plus tard, après avoir propulsé les cotes d'écoute des émissions pour enfants à des sommets inégalés.

Littéralement habité par son personnage, Marc Favreau ne veut alors pas retourner au théâtre. «*J'ai un clown dans ma vie*», dira-t-il à ses proches.

Depuis ce jour jusqu'à sa mort, il vivra en union libre avec son parfait double, cet attachant délinquant en loques à qui la parole permettait tout, même les jugements les plus acerbes sur notre société. Il triomphera d'abord au Québec avec *Les Œufs limpides* en 1972, avant de briller à Avignon en 1977, puis sur les scènes européennes pendant plus de 25 ans. Encore au

jourd'hui, plusieurs de ses monologues écrits il y a 30 ans demeurent brûlants d'actualité.

«*On s'arrache les cinq condiments, on se tire sur la pipeline, on déterre les moratoires, on se traite de musulmenteurs et ça pétarabe, ça pétarabe, ça pétarabe...*» (Le Fier Monde). Dommage que le livre ne contienne que peu de ces extraits qui permettent de constater l'extrême lucidité du personnage.

Malgré l'éclatante carrière de Sol, son biographe confie le malaise que vivait l'artiste avec la gloire. «*C'était quelqu'un de très secret. Quand les gens le reconnaissent dans la rue, il y avait un malaise chez lui. Il n'aimait pas le clinquant, l'esbroufe et la vantardise*», explique Germain.

Imperméables à la machine promotionnelle, lui et sa compagne ont tourné seuls pendant près de 25 ans en Europe, sans que jamais Favreau ne fasse grand cas du succès qu'il remportait sur les scènes de la francophonie avec *Rien détonnant*, *Je m'égalomane à moi-même* ou *Je persifle et je singe*. «*Marc et Micheline, c'était une entreprise artisanale. Ils faisaient tout eux-mêmes: promotion, affiche, booking, etc.*», raconte Germain en entrevue. Adulé par les plus grands clowns, de Bernard Haller à Raymond Devos, et souvent comparé à Queneau et Prévert par la presse française, Favreau restera humble et simple toute sa vie.

Malgré la symbiose qu'il vivait avec son frère siamois au manteau rapiécé, Marc Favreau faisait passer sa vie privée avant tout. «*Certains artistes sont dévorés par leur art. Pas lui*», insiste Georges-Hébert Germain. Hors des planches, une fois son «*déficient manteau*» raccroché, il coulait le parfait bonheur à Abercorn, en Estrie, auprès des siens, dans son cocon, son domaine familial défriché, imaginé et bâti de ses deux mains et à la sueur de son front.

Tellement discret, ce Favreau, qu'il ne dira rien du cancer qui le rongea. «*Docteur, j'ai eu une très belle vie, j'ai été chanceux et comblé*», dira-t-il tout simplement au toubib qui lui annonce le fatal pronostic. Jusqu'à six semaines avant sa mort, il poursuivra sa tournée en dépit des traitements de chimiothérapie qui le terrassaient. Il sortait de scène, puis s'effondrait dans la voiture, au bout de ses forces.

Mais cette «*estradaire*» histoire d'un homme bienheureux avec sa «*solitude*», la douce moitié du drôle de pistolet ne la lira jamais. Sa «*fleur de fenouil*» s'est elle aussi envolée, en mai dernier, avant même que les premières lignes de ce livre qu'elle souhaitait voir publier ne soient couchées sur papier. Au paradis des clowns, elle effeuille probablement la marguerite aux côtés de sa belle galoche de mari.

Le Devoir

L'HOMME AU DÉFICIENT MANTEAU

Georges-Hébert Germain
Libre expression
Montréal, 2007, 280 pages

Secours aux noyés

EN APARTÉ



Jean-François Nadeau

À Québec, à la jolie gare du Palais, des projets d'habitations pour les itinérants sont exposés jusqu'au 11 novembre par l'organisme Folie de Culture. Ce sont des créations de designers et d'architectes, visiblement pleins de bonnes intentions, qui ne prétendent pas du tout «*régler le sort des sans-abri mais sensibiliser sur le phénomène de l'itinérance*». L'ère est à la «*sensibilisation*». Bien sûr.

Dans notre société d'hyperconsommation où le tiroir-caisse triomphe de tout, on a développé, paradoxalement, tout un imaginaire des «*vrais problèmes*» et du «*vrai monde*» où les bons sentiments tiennent souvent lieu de pensée. Dans les médias comme dans la petite politique, les sans-abri occupent ainsi une place constante. Quel insensé n'a pas encore conscience du fait que l'itinérance constitue un problème social criant puisqu'il en est sans cesse question partout?

L'écrivain britannique Robert McLiam Wilson, dans la tradition des grands reportages de George Orwell, rappelle à juste titre, dans *Les Dépossédés*, que «*les sans-abri occupent une place importante dans les médias, peut-être précisément parce qu'ils constituent un phénomène marginal qui permet d'oublier les enjeux plus larges de la pauvreté. L'intérêt que leur accordent les médias s'explique également par le caractère dramatique de leur sort qui s'associe à toutes les situations extrêmes. Ils sont aussi très visibles. Il n'y a pas de preuve plus inévitable de la déchéance que le spectacle des gens qui dorment dans la rue — même si ces sans-abri qui dorment dans la rue sont eux-mêmes un phénomène marginal par rapport aux sans-abri infiniment plus nombreux qui vivent dans les foyers, les centres d'accueil de la sécurité sociale, des squats.*»

À Montréal, du 21 au 25 novembre, l'Action terroriste socialement acceptable (ATSA) propose, cette année encore, son «*camp de réfugiés*» annuel. Plusieurs artistes seront réunis place Émilie-Gamelin, reléguant ainsi plus loin pour quelques jours, par la force des choses, le trafic des petits *dealers* et les misères les plus sombres des éclopés qui peuplent d'ordinaire cet espace.

«*On veut permettre aux citoyens de rencontrer la rue et de donner accès à l'art aux gens de la rue*», explique Isabelle Monet, une des responsables de cet événement. La «*mise en scène d'un camp de réfugiés veut susciter une réflexion sur les enjeux de vivre ensemble*», ajoute-t-elle.

Annie Roy souligne pour sa part qu'«*elle ne croit pas qu'elle va changer le monde*... bien qu'elle pense tout de même que des expériences concrètes de solidarité avec les gens de la rue «*contribuent à le changer*». Tout comme plusieurs dizaines de bénévoles, elle s'investit complètement dans cet événement «*éco-responsable*», qui met en avant le «*partenariat-citoyen*».

Ce festival engagé, construit autour du phénomène de l'itinérance, grandit à vue d'œil: 15 000 personnes sont attendues cette année. Des activités de toutes sortes sont offertes à la population en général et aux itinérants en particulier: danse, art visuel, cirque, théâtre, lectures publiques, et même gastronomie.

Théorie du foie gras

Le 24 novembre, Martin Picard du resto Le Pied de cochon et Normand Laprise du Toqué concoctent un repas cinq services pour les itinérants, auquel pourront se joindre des bien-nantis s'ils payent leur place.

Le repas gastronomique est-il vraiment un idéal à atteindre en société et un modèle de vie à promouvoir pour tout le monde? «*Je suis allé manger une fois chez Tocqué, raconte Annie Roy. C'est une chose extraordinaire que tout le monde devrait pouvoir vivre.*» Les sans-abri goûteront donc à ce qu'ils manquent, soi-disant. Et les bien-portants, eux, pourront se dire que tout le monde devrait pouvoir manger comme eux, c'est-à-dire comme deux.

Le foie gras est-il vraiment quelque chose qui doit être répandu sur la planète en guise d'attribut fondamental du niveau de bonheur général?

Pourquoi pas, dans le cadre d'un festival de la pauvreté, permettre aussi à des concessionnaires d'automobiles de luxe d'offrir des balades en Mercedes ou en BMW aux itinérants? Une grosse auto peut offrir des sensations agréables, autant que de gros repas, et cela constitue aussi une façon de vivre dont le plus grand nombre devrait être en mesure de goûter les plaisirs si on se maintient dans la même logique.

On nage ici dans l'univers des saturnales romaines, ces fêtes de carnaval où les esclaves prenaient la place des riches, mimant leurs actions, sous leur regard bienveillant. Les esclaves profitaient alors des arts et de l'esprit des fêtes heureuses, tout cela pour être mieux remis à leur place dès le lendemain, avec dès lors pour seul espoir de s'amuser encore l'année suivante.

Le foie gras

est-il
vraiment
quelque
chose qui
doit être
répandu
sur la
planète
en guise
d'attribut
fondamental
du niveau
de bonheur
général?

Nécessaire

Est-ce là dire qu'un événement semblable n'apporte pas de fruits à ceux à qui il est en principe destiné? Non. Après un festival du genre, il est certain que beaucoup de bénévoles se sentent encouragés à continuer d'aider leurs semblables. Et ces gens sensibles et généreux méritent la plus grande estime publique. Mais la situation structurelle de la pauvreté demeurera la même au Québec après un festival du genre. Les plus pauvres mangeront bien ce qu'ils peuvent ensuite, allant même jusqu'à dénicher les trésors de poubelles. Et ils se sôleront bien de leurs larmes comme bon leur semble tandis que la bien-pensance continuera de mieux «*prendre conscience*», tasse de café équitabile à la main et bacs à recyclage remplis jusqu'à ras bord.

Il faut, plus que des engagements individuels, des politiques et des actions communes efficaces.

Tout le reste, malgré la beauté des gestes, ne constituera toujours que des formes plus ou moins élaborées de secours aux noyés. On vous sort de l'eau.

On vous sèche. On vous soigne. On vous habille. On vous fait manger à table avec l'équipage du bateau. Et, la soirée terminée, faute de pouvoir vous garder, on vous jette par-dessus bord en promettant de vous envoyer des vivres.

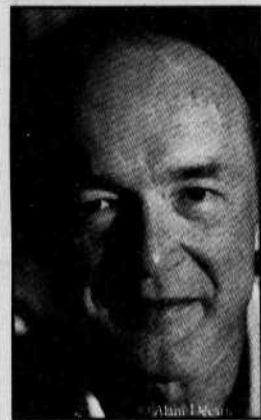
Cette semaine, à l'occasion du dévoilement de la programmation du Salon du livre de Montréal, la romancière Micheline Lachance rappelait que, selon des études, les gens qui lisent plus de dix livres par année sont plus heureux dans la vie. Mais comment faire lire plus dans une société où l'analphabétisme, un des vecteurs qui témoignent le mieux de la pauvreté, atteint des proportions effarantes? Un million de Québécois éprouvent des problèmes sérieux de lecture. Dans les écoles secondaires, un tiers des élèves quittent les bancs avant d'avoir obtenu un diplôme!

Au prochain Salon du livre de Montréal, il sera possible d'offrir des livres pour des enfants pauvres grâce à Fondation pour l'alphabétisation. De beaux gestes. Des gestes nécessaires. Mais des gestes qui ne doivent pas faire perdre de vue que le problème que pose la pauvreté ne s'endigue pas seulement en offrant des livres, du foie gras et des spectacles gratuits. Il faudrait plutôt des bibliothèques. Des enseignants. Un travail bien rémunéré pour les parents. Bref, de nouvelles politiques publiques.

jfnadeau@ledevoir.com

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature



Pierre Bertrand
et Martin Thibault

Paroles
de l'intériorité
Dialogue autour de la poésie

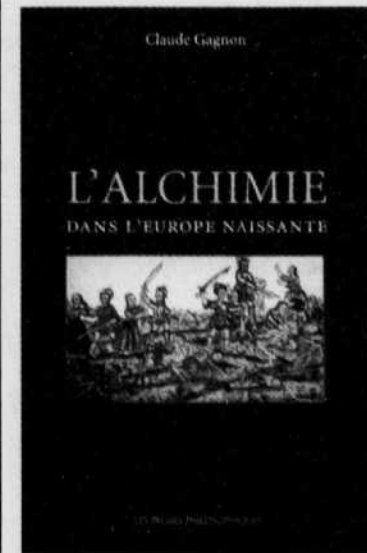
PIERRE BERTRAND
MARTIN THIBAUT

Paroles de l'intériorité
dialogue autour de la poésie

Liber
138 pages, 18 dollars

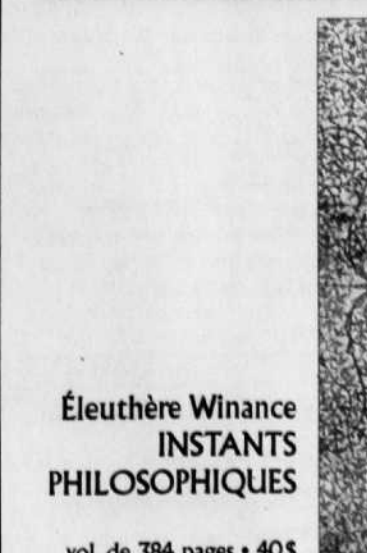


AUX PRESSES PHILOSOPHIQUES



Claude Gagnon
L'ALCHIMIE
DANS L'EUROPE
NAISSANTE

vol. de 150 pages • 25\$



Éleuthère Winance
INSTANTS
PHILOSOPHIQUES

vol. de 384 pages • 40\$

En vente en librairie

ABONNEZ-VOUS ET ÉCONOMISEZ JUSQU'À 45 % DU PRIX EN KIOSQUE! CONSULTEZ NOTRE SITE ET DÉCOUVREZ RADIO SPIRALE!

www.spiralemagazine.com



N° 217
maintenant
en kiosque

Spirale
ARTS LETTRES SCIENCES HUMAINES

La chanson, sa critique

Spirale (n° 217, novembre-décembre 2007)

Dans la foulée du dossier que *Spirale* consacrait à la «*Critique de la critique*» (mai-juin 2006), les responsables du présent dossier, Lise Bizzoni, Dominique Garand et Bertrand Rouby, ont souhaité poursuivre la réflexion en se penchant non seulement sur la chanson, «*forme d'art sans doute la plus populaire à l'heure actuelle*», mais davantage encore sur sa critique. «*Plus que jamais, nous sentons l'urgence que soit portée sur la chanson une parole critique rigoureuse et néanmoins accessible*», écrivent-ils, une critique qui interrogerait la chanson «*comme discours global (paroles, musique, performance, etc.) au sein des pratiques culturelles et esthétiques*». Si les signataires de ce dossier affirment vouloir ainsi «*jeter les bases d'une approche de la chanson*», le ton ouvertement polémique de certaines interventions et les jugements parfois sévères portés sur la production musicale contemporaine (et sur sa critique) sont également de nature à poser les pierres d'assises d'un véritable débat sur la pratique de la critique en ce domaine.

AVEC LA PARTICIPATION DE :

Mathieu Arseneault, Lise Bizzoni,
Dominique Garand, Cécile Prévost-Thomas,
Bertrand Priouzeau,
Jean-Sébastien Ricard et
Bertrand Rouby

ÉGALEMENT DANS CE NUMÉRO :

Un portfolio consacré aux
Saisons Sullivan
Les finalistes du prix
Spirale Eva-le-grand

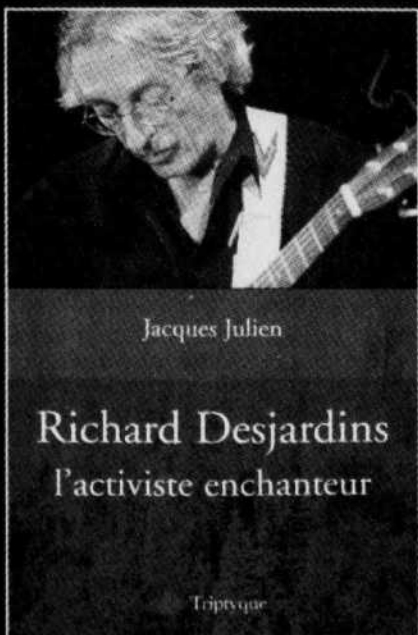
Pour informations : Stéphan Gibeault • 514 934-5651
spiralemagazine@yahoo.com

Triptyque

www.triptyque.qc.ca
triptyque@editionstriptyque.com
Tel.: (514) 597-1666



Jacques Julien



Richard Desjardins
l'activiste enchanteur

Triptyque

Jacques Julien
Richard Desjardins
l'activiste enchanteur

essai, 168 p., 19 \$

Le pouvoir magnétique des sons et des images, l'artiste le projette tout entier dans son activisme politique. Cette projection n'est pas sans risques : quels rapports l'art peut-il entretenir avec la politique par le biais d'une culture de consommation?

LITTÉRATURE

Nana arrive en ville

De loin le meilleur roman que Michel Tremblay nous ait donné depuis longtemps



Danielle Laurin

Une fillette de 10 ans dont le destin sera à jamais bouleversé, qui sera arrachée à son milieu, plongera contre son gré dans l'inconnu. C'est l'héroïne du nouveau roman de Michel Tremblay.

On la connaît déjà, pourtant. Sous les traits de la Grosse Femme. On l'a vue sous toutes ses coutures. On l'a même vu mourir, dans *Un objet de beauté*. Nana est au cœur de l'œuvre de Michel Tremblay.

On connaît la grande tendresse de l'auteur pour ce personnage immense inspiré de sa mère. On savait qu'il voulait raconter son enfance. Mais on ne s'attendait pas à un roman aussi captivant. De loin le meilleur qu'il nous ait donné depuis longtemps.

D'emblée, dans *La Traversée des continents*, cet avertissement: «Ceci est une œuvre de fiction. Les noms de certains personnages sont vrais, mais tout le reste est inventé.»

Inventée ou pas, l'enfance de Nana donne lieu à une fresque carnavalesque où le plaisir de raconter est palpable. Tandis que l'on suit la petite fille à travers le périple qui va changer sa vie, une galerie de personnages s'offre à nous. Des personnages plus grands que nature, tragiques, qu'on sent vibrer jusqu'au fond des entrailles.

Tout se passe en quelques jours. Tout commence à Maria, petit village francophone de la Saskatchewan. Nous sommes en 1913. Rhéauna, que tout le monde appelle Nana, vit paisiblement au milieu des champs de maïs avec ses grands-parents et ses

deux petites sœurs. Plus pour très longtemps.

La mère des fillettes réclame le retour de son aînée. Personne ne comprend pourquoi. Pourquoi, après cinq ans de silence, veut-elle reprendre ses droits? Et pourquoi seulement sur Nana? Ça, on ne le saura qu'à la toute fin du roman, à la toute dernière page, en fait.

Cette mère, que ses trois filles avaient fini par cesser d'aimer, ou du moins par se convaincre qu'elle n'interférerait plus dans leur vie, elle travaillait en usine, aux États-Unis, se débrouillait seule depuis la mort de son mari. La voici installée à Montréal, dans une nouvelle vie dont personne ne sait rien et dans laquelle elle veut entraîner Nana.

Voilà pour le point de départ de *La Traversée du continent*. L'aventure commence, le train se met en branle. Nana, 10 ans, entreprend, seule, le grand voyage de sa vie. «Elle voulait tout arrêter, le train qui prenait de la vitesse, le cours de sa vie qui bifurquait dans une direction qu'elle n'avait pas choisie, le cauchemar qui commençait ici, ce matin, et qui ne cessait peut-être jamais.»

Chemin faisant, entre Maria et Montréal, l'enfant fera escale dans différentes villes. À Regina, d'abord, où vit la tante... Regina. Une vieille fille sèche et pingre, celle-là. Même pas foutue de préparer un vrai repas. Mais douée pour le piano.

À Winnipeg, Nana sera reçue par la tante Belette et sa suite. On lui préparera même un gros party. Méchant contraste. Belette, «une maîtresse femme, grasse et à la peau crémeuse, crainte de toute la famille», vaut à elle seule le détour. Et que dire de son mari: «un pachyderme» qui engouffre la nourriture comme un ogre et rêve de mourir en mangeant.

Dernière escale: Ottawa. C'est là que vit Ti-Lou, la guidoune de la famille. Cette beauté vêtue comme une femme de catalogue,

Jacques Grenier Le Devoir
Michel Tremblay

qui reçoit ses clients ministres dans une suite du Château Laurier, fera, le temps d'une nuit, l'éducation de sa protégée. Du genre: «Une guidoune, Réhauna, c'est une femme indépendante.» Ou encore: «En grandissant, tu vas te rendre compte qu'on vit dans un monde fait par les hommes, pour les hommes... pis souvent contre les femmes... C'est comme ça depuis la nuit des temps, on peut rien y changer, pis celles qui essayent de changer quequ'chose font rire d'elles...»

Cette Ti-Lou, surnommée «la louve d'Ottawa», les lecteurs des *Chroniques du Plateau Mont-Royal* l'ont déjà croisée. Mais vieille, amputée d'une jambe. Alors qu'ici, elle nous apparaît dans toute sa splendeur. Elle nous livre ses secrets, aussi, tandis que l'auteur fouille dans son enfance. Comme il a fouillé dans celle des autres membres de la famille rencontrés précédemment par Nana. Et dans celle des

inconnus qu'elle a croisés dans le train. Tous ont leurs secrets, oui, et leurs tourments.

Chaque fois le temps s'arrête. Comme au théâtre, dans les pièces de Tremblay, quand le projecteur s'allume sur un personnage en particulier. Et qu'on a accès à ce qu'il cache aux autres, à ce qu'il a dans le ventre, et qui le tourmente.

Si, après un moment, le procédé ne surprend plus, les descriptions sont toujours aussi haletantes. Et les dialogues toujours aussi colorés. On reconnaît la façon de faire de Tremblay: exagération, caricature, mais très grande humanité aussi.

On se rend compte que tout est là, en fait. Tout ce qui nous fascine dans l'univers de Tremblay. L'obésité, qui prend des proportions monstrueuses. La prostitution, la folie. L'incommunicabilité. Sans oublier l'homosexualité, vécue comme une calamité.

Mais par-dessus tout, ce qui nous éblouit dans *La Traversée des continents*, c'est le portrait en creux que trace l'écrivain de celle qui deviendra la Grosse Femme. Qui déjà, à 10 ans, cultive le goût des mots et de la lecture, tout comme celui de la nourriture. Qui est curieuse de tout. Et a tendance à tout exagérer, tout dramatiser. Quand elle n'est pas en train de rêver.

Facile d'imaginer qu'à défaut de devenir romancière elle-même, Nana engendrera un grand écrivain.

Collaboratrice du Devoir

LA TRAVERSÉE
DU CONTINENT
Michel Tremblay
Leméac/Actes Sud
Montréal, 2007, 288 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Le dieu de glace

Le premier roman du scénariste québécois Pierre Szalowski

MICHEL LAPIERRE

En janvier 1998, pendant la tempête de verglas qui se déchaîne au Québec, Julie, surnommée Bambi, une danseuse nue du bar Sex Paradisio, revient chez elle dans la nuit. Pour la première fois de sa vie, elle voit un homme pleurer. Il est assis de l'autre côté de la rue. «Qu'est-ce qui t'arrive? Un chagrin d'amour?», lui demande-t-elle. Doctorant qui scrute la vie aquatique, le jeune costaud lui répond: «Mes poissons vont mourir...»

Conséquences de la tempête, les pannes d'électricité refroidissent les aquariums. Il s'agit d'un petit détail qui n'a pas échappé au scénariste québécois Pierre Szalowski. Son premier roman, où Julie évolue parmi tant d'autres personnages, s'intitule donc *Le froid modifie la trajectoire des poissons*. Il est d'une belle minutie narrative.

L'insistance sur la quotidienneté fait subtilement ressortir la tempête de verglas, «un incroyable événement naturel, peut-être même surnaturel», comme le rappellera le narrateur omniscient neuf ans plus tard. En janvier 1998, il a onze ans et est bouleversé d'apprendre que ses parents s'apprêtent à se séparer. La seule consolation qu'il lui reste: filmer en cachette Julie, sa voisine qui, par déformation professionnelle, néglige, en se penchant sur le perron, de fermer sa robe de chambre pour se couvrir la poitrine.

Aussi généreuse que ses seins, la jeune femme décide d'aider Boris, l'étudiant d'origine russe qui élabore une théorie mathématique sur les nœuds que faisaient sous l'eau les quatre poissons en danger de mort. Vêtue d'une nuisette transparente, elle accueille les petites

bêtes dans sa baignoire et héberge leur propriétaire qui oublie qu'elle ne porte pas de culotte.

Boris a les yeux fixés sur ses poissons chéris. Quant à Julie, elle reste stupéfaite. «Regardez! Ils ont tous repris leur chemin!», lui dit l'homme, «le seul qu'elle ait jamais rencontré capable de la rhabiller des yeux», précise le narrateur qui, de son côté, prie le «ciel de glace», au-delà idéal d'une société laïque, de ressusciter l'amour conjugal dans le cœur de ses parents.

Beaucoup plus que l'ancien, le nouvel au-delà se met à l'écoute des humains. Dieu n'est pas mort. Mais il agit seulement lorsqu'il est gelé. Szalowski a découvert qu'une tempête de verglas correspond à une pluie de miracles. À l'heure actuelle, il n'y a que l'écrivain français Vincent Ravalec pour exprimer, aussi bien que lui, un surnaturel naïf, baroque, inattendu, mais très prenant.

L'amour unit Julie et Boris, les parents du narrateur se réconcilient, un jeune garçon, Alex, retrouve sa mère qu'il ne connaissait pas, un couple d'homosexuels fait un coming out... Les parents du narrateur lui donnent une petite sœur, conçue grâce à la tempête miraculeuse. Elle se prénomme Aqua, mot latin qui désigne l'eau, celle qui permet aux poissons de faire des doubles nœuds et qui se transforme en de bouleversants glaçons d'amour.

Collaborateur du Devoir

LE FROID MODIFIE
LA TRAJECTOIRE
DES POISSONS
Pierre Szalowski
Hurtubise HMH
Montréal, 2007, 296 pages

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION
Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile
514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

FÉLICITATIONS!
Québec... pour la vie de Roger Côté

Les éditions du Septentrion tiennent à féliciter Roger Côté, auteur de *Québec... pour la vie*, récipiendaire du Prix des abonnés catégorie documentaire décerné par le Réseau des bibliothèques de la Ville de Québec. L'excellence de son travail, la sensibilité de son regard et l'affection qu'il nourrit pour Québec ont séduit les lecteurs.

144 PAGES, 54,95 \$, ISBN 978-2-89448-482-1

SEPTENTRION.QC.CA

ARCHAMBAULT & PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes:
du 23 au 29 octobre 2007

QUEBECOR MEDIA

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 LES CHEVALIERS D'Émeraude T. 11 Anne Robillard (De Montagne)	1 PASTA ET CETERA À LA DI STASIO Josée Di Stasio (Fammarion Québec)
2 SANS RIEN NI PERSONNE Marie Laberge (Boréal)	2 LE SECRET Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
3 MAL ÉLEVÉ Stéphane Dompierre (Québec Amérique)	3 DE FEMME À FEMME Collectif (TVA Publications)
4 ENTRE DEUX OS Kathy Reichs (Robert Laffont)	4 JE M'APPELLE MARIE Christian Tétreault (De l'Homme)
5 MILLE SOLEILS SPLENDIDES Khaled Hosseini (Belfond)	5 ENTRE CUISINE ET QUINCAILLERIE Stéfano Falta (Trécarré)
6 SOIE Alessandro Baricco (Gallimard)	6 LE GUIDE DE L'AUTO 2008 Denis Duquet (Trécarré)
7 LE PREMIER ET LE DERNIER MIRACLE Antoine Filisadi (Michel Brûlé)	7 ANTI-CANCER : PRÉVENIR ET LUTTER... David Servan-Schreiber (Robert Laffont)
8 PARCE QUE JE T'AI ME Guillaume Musso (JC)	8 PASSION POLITIQUE Jean Chrétien (Boréal)
9 NI D'ÊTRE NI D'ADAM Amélie Nothomb (Albin Michel)	9 LES CLÉS DU SECRET Daniel Sévigny (De Montagne)
10 UN PETIT PAS POUR L'HOMME Stéphane Dompierre (Québec Amérique)	10 LA CUISINE ET LE GOÛT DES ÉPICES P. de Vienne / E. de Vienne (Trécarré)

JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 HARRY POTTER ET LES RELIQUES DE... J.K. Rowling (Gallimard)	1 THE SECRET Rhonda Byrne (Beyond Words)
2 UN CADEAU POUR SOPHIE Gilles Vigneault (Montagne Secrète)	2 CROSS James Patterson (Warner Books)
3 LA FABULEUSE ENTRAÎNEUSE Dominique Demers (Québec Amérique)	3 EAT, PRAY, LOVE Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
4 LÉONIS T. 10 : L'ÎLE DES OUBLIÉS Mario Francis (Intouchables)	4 WORLD WITHOUT END Ken Follett (Dutton)
5 LE PETIT SPIROU T. 13 : FAIS DE... Janry / Tome (Dupuis)	5 ECHO PARK Michael Connelly (Warner Books)
6 LE DICO DES FILLES 2008 Dominique Alice Rouyer (Fleurus)	6 HITMAN: MY REAL LIFE IN THE CAR Bret Hart (Random House Canada)
7 ARIELLE QUEEN T. 4 : LA NUIT DES... Michel J. Lévesque (Intouchables)	7 BREAK NO BONES Kathy Reichs (Pocket Books)
8 LE JOURNAL D'ARIELLE LAPLAPPE T. 1 India Desjardins (Intouchables)	8 CLAPTON Eric Clapton (Broadway Books)
9 DARIAN T. 6 Sylvain Hotte (Intouchables)	9 BROTHERHOOD OF THE HOLY SHROUD Julia Navarro (Seal)
10 À LA CROISÉE DES MONDES Philip Pullman (Gallimard)	10 GONE, BABY, GONE Derris Lohane (Harper Collins)

Escapades culturelles Archambault

UN DIMANCHE AVEC BACH à Montréal
Le dimanche 9 décembre 2007

Pour information
514.380.3113 ou 1.877.371.2323
ou consultez www.archambault.ca/escapades

Romanichels

Daniel Castillo Durante
Un café dans le Sud

Édipe s'était crevé les yeux, Paul Escalante, lui, les ouvre, mais est-il trop tard pour lui aussi?

roman • 288 p. • 25 \$

Pierre Chatillon
Île était une fois

Pierre Chatillon nous livre ici, pour ses cinquante ans d'écriture, un hymne à l'art, à la flore et à la beauté des corps...

Pierre Chatillon
Île était une fois

carpet d'un écrivain
240 p. • 25 \$

UN ROMAN EXCEPTIONNEL POUR LES ADOLESCENTS

Élaine Turgeon

Photo: Marlene Doyon

Texte: Élaine Turgeon
Illustrations: Stéphane Poulin

Prix du livre jeunesse des bibliothèques publiques de Montréal 2007

1^{re} position au palmarès Communication-Jeunesse des livres préférés des 12 à 17 ans

Sélection White Ravens 2007

Finaliste pour le meilleur texte français de la Liste d'honneur IBBY Canada 2008

Finaliste au prix Alvine-Bélisle 2007

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

LITTÉRATURE

Gérin-Lajoie, premier violon



Louis Hamelin

Je suis un homme qui écoute la radio. Je me tiens loin de CKOI-FM et de tous ses dérivés sans lesquels tant de beaux-frères dans l'âme et de vedettes de partys de monoclés se retrouveraient au chômage. Je suis un fidèle de la grande tour, un oralien, un radio-canadien. Aussi bien dire que les séries qui rendent «hommage à», plus capable... comme dirait l'autre. Reggiani, passe encore, mais le Souchon, puis ce Plamondon lancinant et pénible! Dans mon auto, l'autre soir sur la 40, j'ai attrapé la fin du dernier épisode de la série sur Lévesque. A un moment donné, on a annoncé la prochaine enfilade d'intervenants, empilant les noms comme le prof de jadis «prenait les présences» à la petite école. Une douzaine de voix ont ensuite défilé en rafale, chacune

son petit tour, couvrant tout le spectre qui va de Claude Charron à Jacques Godbout. Une succession de couplets de circonstance bien huilés, comme si l'idée avait été de noyer la vérité du personnage dans la diversité des opinions. L'enflure de ce besoin de se célébrer en chœur à travers l'autre est inversement proportionnelle à la marche sur les œufs de l'esprit critique québécois.

Mais Repentigny, et les champs de L'Assomption, c'est long à dix heures du soir, et j'en aurais bien repris, de la voix du sujet de l'émission lui-même en personne, surtout de ce fameux «*Merci quand même*» de son discours d'adieu. Cet homme n'en finit vraiment plus de nous manquer.

J'étais justement en train de lire un livre sur Gérin-Lajoie, l'autre *prima donna* de la Révolution tranquille. C'est l'histoire d'un orchestre. Il y avait le chef, bel homme imbu de lui-même qui gesticulait beaucoup mais ne dirigeait pas grand-chose finalement. Il laissait ses meilleurs éléments donner le ton et savait s'ajuster. Toujours une bouteille de cachée quelque part, et tous les musiciens et tous les critiques et les spectateurs dans la salle guettaient le tremblement de la baguette du maestro. En

suite, il y avait le pianiste brouillon et échevelé, habillé tout croche, à la touche géniale. Un prodige. Et aussi un visionnaire qui rêvait d'un piano électrique. Puis, il y avait le premier violon, prodigieusement doué, brillant et racé, aux costumes impeccables. Occuper la place du chef d'orchestre était la seule chose qui manquait à son bonheur. Et ça n'arriverait jamais, parce que c'est la flûte traversière qui allait hériter du poste.

Ce premier violon, c'était Paul Gérin-Lajoie. Après le *Bourgault* de Nadeau, l'itinéraire de cet autre déçu de la politique que nous présente, dans un ouvrage solide, un ancien journaliste des ondes et de l'écrit, Mario Cardinal, arrive à point nommé pour, en ces temps de débats houleux et de douloureuses remises en question, compléter le portrait du grand bond en avant que connut le Québec au cours des années 60.

Pour aller vite, on pourrait dire que l'héritage le plus visible de Paul Gérin-Lajoie, ce sont les autobus jaunes. Vous pensiez qu'ils avaient toujours fait partie du paysage? Moi aussi. Et c'est avec une sorte de douce stupefaction que j'ai appris que l'apparition de cette turbulente flotte sur nos routes était pratiquement contemporaine de ma propre venue à l'école. Le moindre intérêt de cette lecture n'est donc pas de nous rappeler encore une fois à quel point nous venons de loin, et qu'il fallut une véritable race de bâtisseurs et d'aventuriers de la chose publique pour nous sortir de l'ornière au fond de laquelle les maîtres anglo-saxons de la finance et l'idéologie agricole messianique de leurs valets du clergé nous avaient fait prendre notre trou.

Le chemin parcouru

Le chemin qu'ils nous ont fait faire, ces autobus scolaires... Quand j'ai fait ma troisième année, à Maria, c'est une vraie mère supérieure à voile qui, tel un spectre d'un autre temps tout de noir vêtu, se tenait à la lisière de la cour de la récréation avec une cloche, une vraie cloche (ding! ding!) pour rameuter brebis et moutons noirs. Elle s'accrochait à son couvent à l'instar de toute une race de vieux frères partout dans la province. Pour les chasser, en fait de

gousses d'ail et d'épouvantails, on leur opposa les recommandations du rapport Parent. Mais le cardinal Léger, qui aimait se donner à lui-même du «prince» et qui ne se prenait surtout pas pour un manche de pelle, n'allait pas lâcher le morceau si facilement. Ce fut une bataille bureaucratique épique entre cette mafia des âmes qui luttaient pied à pied pour que l'ombre de son pouvoir continue de planer sur le futur ministère et l'esprit laïque incarné à la perfection par Gérin-Lajoie et son équipe.

Avec l'électricité, ce sera l'autre grand chantier de la Révolution tranquille: Paul Gérin-Lajoie, entre revanche des berceaux et «*conquête des cerveaux*» (Lesage), est le père du ministère de l'Éducation. Comme carte de visite, même sous l'actuel vent de réforme qui ne sent pas toujours bon, on pourrait trouver pire. A quoi vient s'ajouter l'ébauche d'une personnalité internationale du Québec devenue la doctrine qui porte son nom.

Mais l'ex-oxfordien et boursier de la fondation Rhodes était d'abord constitutionnaliste de formation, et sur ce plan le bilan est loin d'être aussi reluisant. Bien avant le rapport Allaire et Mario Dumont, dont il est en quelque sorte le père spirituel, Gérin-Lajoie fut le précurseur d'une étrange secte formée d'adorateurs de la quadrature du cercle, aussi appelée «*statut particuliers*». Confronté aux sparages de Bourgault et aux bombes du FLQ, le PLQ cherche, vieux problème, une manière de sauter dans le train en marche du nationalisme revendicateur sans pour autant déplaire au grand frère outaouais. Ce qui n'aide pas tellement Gérin-Lajoie dans cet exercice de haute voltige, c'est que deux des meilleurs, sinon les seuls amis de ce grand solitaire, se nomment Pierre Trudeau, l'ancien condisciple de Brébeuf, et Marc Lalonde. Il est particulièrement suave de lire la citation attribuée à ce dernier: «*En aucun moment, nous nous sommes (sic) dit à Ottawa: qu'est-ce qu'on peut faire pour bloquer l'ascension de Gérin-Lajoie? Sans avoir à intervenir, nous savions [...] qu'il n'allait pas remplacer Lesage.*» Vive la pensée magique! L'auteur écrit ailleurs: «*Le rôle qu'a pu jouer Marc Lalonde dans les dé-*



Paul Gérin-Lajoie pose devant une statue du patriote Louis-Joseph Papineau.

marches qui ont conduit Gérin-Lajoie à abandonner la politique québécoise au profit de la fonction publique fédérale n'est pas connu.»

Mais, à part le fait qu'il a un jour demandé à la GRC d'espionner le Québec «*comme si c'était une nation étrangère*», qu'est-ce qu'on sait au juste du rôle précis de ce sphinx à bec de corbeau doublé d'un exécutif des basses œuvres trudeauistes dans l'histoire du Québec? Personnellement, je n'achèterais pas un sous-marin nucléaire d'occasion à cet homme. Le dilemme du père québécois de l'éducation moderne va se cristalliser lors du fameux congrès de 1968 où Paul Desrochers, alias «monocle Paul», alias Papa Doc, de loin le personnage le plus intéressant de cette époque, faisant preuve d'un remarquable sens de l'organisation, a supervisé jusque dans ses moindres détails l'envoi de René Lé-

vesque à l'abattoir et sa mise à mort constitutionnelle. Gérin-Lajoie y donne à son vieux complice et rival la poignée de main du condamné. Le statut particulier sera «tablette» et PGL catapulté par Trudeau à la tête de l'ACDI où, déplaçant beaucoup d'air, il aura enfin le droit de se prendre pour une sorte de chef d'État. Son rêve... mais on peut en faire un autre, dans lequel René Lévesque, en 1981, se présente à Ottawa flanqué d'un Paul Gérin-Lajoie à la place de Claude Morin.

hamelinlo@sympatico.ca

PAUL GÉRIN-LAJOIE,
L'HOMME QUI VEUT
CHANGER LE MONDE
Mario Cardinal

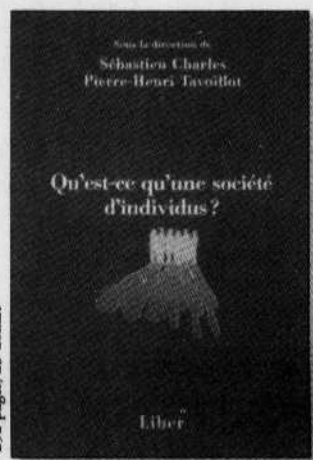
éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

sous la direction de

Sébastien Charles et Pierre-Henri Tavoillot

Qu'est-ce qu'une société d'individus?



257 pages, 23 dollars

des textes de

Luc Bégin, Sébastien Charles, Éric Deschavanne,
Claude Gélinas, Justine Martin, Julie Perreault,
Alain Renault, Pierre-Henri Tavoillot,
Ludivine Thiaw-Po-Una, Paul Zawadzki

Agenda littéraire

Novembre 2007

30 UNEQ

Union des écrivains et des écrivains québécois



JEUDI 8 NOVEMBRE, 19 h 30

DES MOTS ET DES SONS

Lecture-concert inspirée par le Japon

avec les écrivains André Duhaime et André Girard

et le musicien Michel Dubeau

Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal

Sherbrooke

Entrée gratuite. Réservation obligatoire



VENDREDI 16 NOVEMBRE, 16 h

LIVRES COMME L'AIR

en collaboration avec Amnistie internationale

et Centre P.E.N.

Cérémonie de lecture de dédicaces animée par

Antoine Maillet avec les écrivains

Marie-Geneviève Cadieux, Stéphane Domperre,

Hélène Dorion, Nadia Ghalem, Nicole Houde,

Florian Levesque, André Marois, Francine Noël,

Jean-François Somain et Guillaume Vigneault

À l'Agora - Salon du livre de Montréal

Hall d'exposition Place Bonaventure

Bonaventure



MERCREDI 21 NOVEMBRE, 19 h 30

LECTURE / PERFORMANCE

À LA CROISÉE DES TEXTES PARLÉS

ET DE LA MUSIQUE

Rencontre animée par l'écrivain en résidence,

Patrick Dubost, de France,

avec l'écrivaine Geneviève Letarte

Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal

Sherbrooke

Entrée gratuite. Réservation obligatoire



JEUDI 29 NOVEMBRE, 19 h

LECTURE / PERFORMANCE

POUR NE PAS MOURIR

Rencontre animée par l'écrivain en résidence,

Patrick Dubost, de France,

avec le musicien Vincent Dionne

Agora Hydro-Québec du Cœur des sciences

Complexe des sciences Pierre-Dansereau

de l'UQAM

175, avenue Président-Kennedy

Place-des-Arts

Adultes : 8 \$

Étudiants et aînés : 2 \$

www.coeurdesciences.uqam.ca

www.uneq.qc.ca

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

LA PETITE CHRONIQUE

Le Paris de Kerouac et des autres

Gilles Archambault

Au risque de paraître détestable aux yeux de ceux qui considèrent que le *Satori à Paris* de Jack Kerouac est un livre de grand intérêt, j'affirme que ce curieux texte n'a de valeur que dans la mesure où l'on considère qu'il s'imbrique dans un corpus que l'on juge inestimable.

Le texte reparait dans la collection Folio bilingue. Le lecteur est donc à même de comparer texte original et traduction. Dans la mesure où je peux en juger, cette version française est juste. Bien sûr, si on insiste sur l'interprétation québécoise des réalités proposées, on pourra toujours tiquer. Tel n'est pas mon propos.

Le projet naît de Kerouac de retrouver ses ancêtres en France ferait sourire si on n'avait de l'auteur, au préalable, une image plus que favorable. De l'illumination qu'il aurait reçue à Paris, on ne saura presque rien. Le récit que l'auteur d'*On the Road* nous livre est à la fois stimulant et pitoyable. Le moins que l'on puisse avancer, c'est que la France institutionnelle des années soixante n'était pas un terreau idéal

pour accueillir le poivrot qu'était alors notre auteur.

On peut trouver injuste qu'une secrétaire de Gallimard l'ait ignoré avec hauteur, mais est-il évident qu'un éditeur américain protégé comme un président des États-Unis l'ait accueilli autrement? Sans rendez-vous, puant l'alcool, mal fagoté, parlant un patois à peine compréhensible même pour un Québécois, comment pouvait-il espérer davantage?

Il reste donc, pour moi en tout cas, un récit imagé qu'on lit d'un trait, titillé par des notations originales dont la sincérité ne peut être mise en doute. Mais guère plus.

M'a intéressé bien davantage un livre intrigant intitulé *Paris, musée du XXI^e siècle. Le dixième arrondissement*. L'auteur, Thomas Clerc, nous livre une sorte de carnet. Il y est, bien sûr, question de ce coin de Paris que les touristes connaissent mal, mais aussi de ce qu'inspire au narrateur la vie d'aujourd'hui. Journal personnel en quelque sorte, conversation à bâtons rompus en même temps que quadrillage systématique d'un quartier, rue par rue, numéro par numéro.

Foisement des affirmations éton-

nantes et, partant, intéressantes. Par exemple: «*Je donne tout Paul Éluard (et tout Jean Anouilh) pour une seule case de Tintin.*» Un auteur qui a de ce genre d'irrévérence est rarement indifférent. Thomas Clerc ne l'est surtout pas. Constatant la dégradation urbaine à laquelle Paris n'échappait pas, il note: «*Quand un commerçant médiocre arrive, on en prend pour vingt ans.*»

Une entreprise de ce genre n'est possible que pour un promeneur. Thomas Clerc l'est éminemment. Il note, l'air de rien: «*La flânerie, activité masculine, où l'écrivain promène sa vision genrée du monde, connaît peu de flâneuses. La piétonne sans but pourrait passer pour une fille «qui cherche».*»

Ce promeneur d'élite, qui se promène en même temps dans sa mémoire et son émotivité, nous apprend des tas de choses sur sa ville. Il y a même à Paris une rue Dieu. Elle «*vaut tous les blasphèmes*» puisqu'elle a été attribuée à un général mort au XIX^e siècle. «*Habiter une rue est un choix d'époque*», lit-on. Comment en douter quand on constate les faveurs et les défaveurs d'un quartier selon les périodes. Ce ne sont certes

pas les habitants du Plateau Mont-Royal qui en disconvient.

Ne surtout pas s'imaginer que cette analyse au peigne fin d'un coin de Paris est le fait d'un grincheux passiste. Au contraire, on tombe fréquemment sur des notations bien contemporaines et les termes anglo-saxons à la mode ne sont pas rares. Même le tabac suggère une remarque qui n'est peut-être pas fautive: «*Je ne fume pas mais je regrette l'extinction progressive de la cigarette, signe du caractère moralisateur de l'époque, voire de son caractère anti-politique. On s'accorde du chômage, pas du tabac.*»

Collaborateur du Devoir

SATORI À PARIS

Jack Kerouac
Gallimard, coll. «Folio bilingue»
Paris, 2007, 231 pages

PARIS,
MUSÉE DU XXI^e SIÈCLE

LE DIXIÈME ARRONDISSEMENT

Thomas Clerc
L'Arbalète Gallimard
Paris, 2007, 250 pages



Bibliothèque et Archives nationales du Québec
vous invite à assister à la lecture-spectacle

Hector de Saint-Denys Garneau
ou Le portage miraculeux

Cette lecture-spectacle alliant théâtre, musique et vidéo fera redécouvrir la fascinante complexité et l'écriture lumineuse d'Hector de Saint-Denys Garneau.

Dramaturgie et mise en scène : Christian Vézina
Comédiens : Maude Guérin, Jean Maheux et Christian Vézina
Production : BANQ, en collaboration avec le Théâtre Barbare

à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque
le mardi 6 et le mercredi 7 novembre à 19 h 30

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal
Métro Berri-UQAM
514 873-1100 ou 1 800 363-9028
Entrée libre dans la limite des 300 places disponibles

www.banq.qc.ca

Bibliothèque
et Archives
nationales

Québec

LITTÉRATURE

Emmanuel Carrère, écrivain et cinéaste

DANIELLE LAURIN

On le connaît d'abord comme écrivain. Un écrivain dont les livres, traduits dans 30 pays, baignent dans un climat d'étrangeté angossante. Mais c'est le cinéma qui amène l'auteur d'*Un roman russe* à Montréal ces jours-ci: la Cinéma-thèque québécoise présente une rétrospective Emmanuel Carrère.

À peine débarqué de l'avion, il s'apprête à aller présenter devant public son premier long métrage: *Retour à Kotelnitch*. Un documentaire, tourné dans un bled perdu de la Russie, pays pour lequel le fils de la célèbre soviétologue française Hélène Carrère d'Encausse éprouve un attachement particulier: son grand-père maternel était d'origine russe.

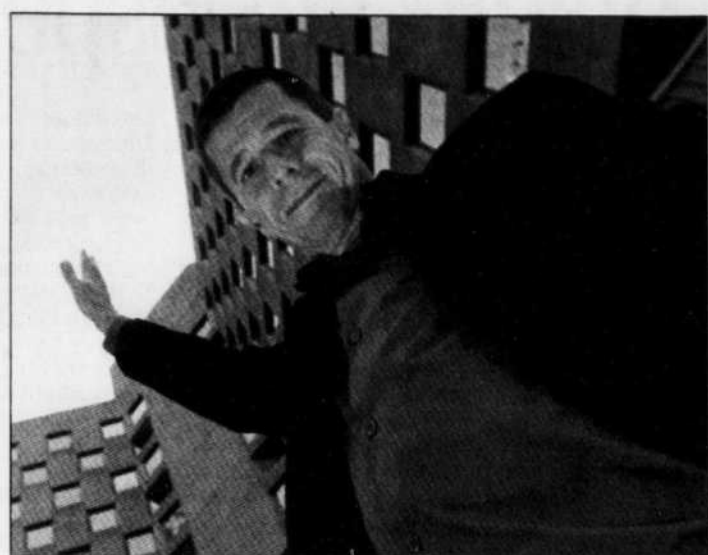
Retour à Kotelnitch sera projeté en alternance d'ici mercredi avec *La Moustache*, autre film signé Emmanuel Carrère. Une fiction, cette fois, tirée du roman du même nom qu'il a publié en 1986. Deux autres films adaptés de ses romans sont aussi au programme: *L'Adversaire*, de Nicole Garcia, et *La Classe de neige*, de Claude Miller.

Première constatation: l'homme de 49 ans a bonne mine, il n'est pas ivre. Rien à voir avec la gueule d'épouvante qu'il traîne dans son documentaire. Où il apparaît souvent saoul, désorienté.

Tout a commencé par un reportage pour la télé. En 2000, Emmanuel Carrère, qui a fait ses débuts comme critique de cinéma et scénariste, venait de passer sept années sur son livre *L'Adversaire*. Où il relate la vie d'un mythomane psychopathe, Jean-Claude Roman. Il avait besoin d'air.

Il s'est donc rendu en Russie, pour tourner l'histoire d'un soldat hongrois disparu en 1944 et retrouvé près de 60 ans plus tard dans un hôpital psychiatrique, à Kotelnitch. Une histoire qui faisait écho à sa propre histoire familiale: son grand-père maternel a disparu en 1944. Enlevé à Bordeaux, il a probablement été exécuté, pour faits de collaboration avec les nazis.

Une fois revenu à Paris, Emma-



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Emmanuel Carrère, 49 ans, adore que son film *Retour à Kotelnitch* soit bizarre, hirsute, atypique. Inclassable.

nuel Carrère a complété le montage de son reportage. Mais le souvenir de son grand-père continuait à le hanter. De même que les images rapportées de Russie.

Parmi ces images, tournées au hasard: celle d'une jeune fille qui chante en s'accompagnant à la guitare dans un escalier. Une jeune fille nommée Ania, francophile passionnée. Et dont le compagnon, Sacha, dirige le FSB (ex-KGB) local.

L'idée de retourner à Kotelnitch pour tourner un documentaire a germé. «Je ne savais pas trop ce que je voulais faire au juste, mais j'avais envie de retrouver Ania et Sacha», explique Emmanuel Carrère.

Il s'est posé un mois avec une équipe de tournage dans ce patelin où il ne se passait rien. A retrouvé Ania, nouvellement mère, et Sacha, toujours aussi intrigant. A repris les beuveries de vodka. Et filmé, n'importe quoi.

«On filmait toutes sortes de trucs, sans but précis, se rappelle-t-il: la fête du village, des filles qui passent un examen, des bodybuilders qui s'entraînent... L'idée, c'était d'arriver à une sorte de documentaire sur la vie quotidienne dans une ville russe.»

Entre-temps, l'écrivain griffonnait dans un carnet. Des notes diverses, parfois en russe. Des notes souvent incompréhensibles, même pour lui. Plus tard, il en fera un roman de nature biographique, son *Roman russe* (POL, 2007). Un livre exceptionnel, acclamé par la critique, où l'auteur lève entre autres le voile sur l'histoire de son grand-père maternel, jusque-là tenue secrète.

Mais de retour à Paris, à l'été 2002, Emmanuel Carrère n'a pas la tête à écrire un roman. Il croule sous le poids des images qu'il a rapportées de Kotelnitch. Il visionne et revoit tout, sans savoir si ça se tient, si ça fait un film. «On avait 120 heures de rushes, j'étais incapable de choisir, je faisais de l'attention flottante, comme disent les pys. J'étais un peu découragé.»

Puis, quelque chose se produit. Un acte monstrueux. Ania et son bébé sont sauvagement assassinés. Emmanuel Carrère ne regarde plus ses images de la même façon. Ebranlé, il ne peut s'empêcher de retourner, une fois encore, à Kotelnitch.

Ce sont ses trois séjours là-bas qui servent de fil narratif à son do-

culaire. Le film prend des allures d'enquête. Ania a-t-elle été tuée par un fou, comme l'affirment les autorités? La mère de la jeune fille, elle, soupçonne son gendre d'être impliqué.

«Je ne pensais pas, pour des raisons de décence, que je pourrais filmer Sacha, et la mère d'Ania, raconte Emmanuel Carrère. Mais ça s'est fait tout naturellement. Au retour, en regardant les images, j'ai pris conscience de ce qu'on avait filmé: c'était d'une intensité émotionnelle extrême, d'une violence incroyable!»

Déstabilisant

D'entrée de jeu, dans *Retour à Kotelnitch*, on voit Emmanuel Carrère dans un wagon de train avec son interprète. Les deux hommes, dans un état d'ébriété avancé, discutent. De la mort d'Ania. Et de bien d'autres choses. Mais on ne comprend pas l'enjeu de leur discussion. On capte à peine leurs paroles. On distingue mal leurs traits. Le son est mauvais, la caméra est brouillonne.

On se demande sur quelle planète on est tombé. «Je reconnais que ça va contre toutes les règles de commencer un film comme ça», dit en rigolant Emmanuel Carrère. Il convient tout à fait que c'est complètement déstabilisant pour le spectateur. «Mais, lâche-t-il, j'adore ça.»

Il adore que son film soit bizarre, hirsute, atypique. Inclassable. «C'est le genre de film qui ne se programme pas. Ça ne se commande pas: ça arrive.» Il insiste: «*Retour à Kotelnitch* est la chose que j'ai faite dans ma vie dont je suis le plus fier.» Puis, sans prétention aucune, il glisse: «Des films standards, il y a au moins cent mille personnes qui peuvent en faire, bien mieux que moi. Ce qui m'intéresse, c'est de faire le genre de films qu'il n'y a que moi qui puisse faire.»

Collaboratrice du Devoir

■ *Retour à Kotelnitch* est présenté à la Cinéma-thèque québécoise ce soir, 3 novembre, à 21h, et le 7 novembre à 18h30.

Les prix: parties de dames

GUYLAINE MASSOUTRE

Que les jurys pour les prix du roman, souvent romanciers eux-mêmes, aiment jouer, cela arrive. Cet automne, les écrivains sélectionnés valent tels des pions sur l'échiquier. Des tirs inattendus sont mis en avant.

Ainsi en va-t-il pour Stéphanie Janicot. *Le Privilege des rêveurs* (Albin Michel) se retrouve parmi les finalistes au Renaudot. À quarante ans, auteure d'une dizaine d'ouvrages, elle appartient à une génération d'écrivains qui s'attachent aux dysfonctionnements dans la famille.

Dans *Le Privilege des rêveurs*, on découvre une famille juive franco-américaine, tentaculaire comme il se doit. Croqués en phrases brèves, sur un mode hyperactif, les personnages se propulsent en allers-retours qui dessinent leurs émotions. Le puzzle est conséquent. Toutefois, cette saga autour d'une écrivaine au ton sage et classique m'a laissée perplexe. «Le quotidien est l'art d'organiser les détails», dit la narratrice; cette myopie conditionne sa stratégie: elle fait tenir l'immensité multiforme dans des limites sans cesse touchées.

Complicité du rêve

D'autres attirent pour l'éclairage né du livre. Michèle Lesbre, auteure d'un quatrième roman chez Wespiser, possède la fine plume et le regard d'artiste qui s'accordent avec sa

maison d'édition. *Le Canapé rouge* déroule une histoire poignante, méditative et lente, sise en Sibérie et en France. Une femme voyage en train à la recherche d'un homme aimé jadis, reparti vers son lac Baïkal. A partir de ce prétexte, elle parachève en art ce qui tardait à s'accomplir dans sa vie. Elle se donne ainsi une leçon de dépouillement, qui séduit. Le rêve chasse les fantômes, au fur et à mesure que la Sibérie livre ses secrets.

«Je me laissais avaler par la rumeur, le rythme, le courant invisible qui parcourait cette ville», dira-t-elle d'Irkoutsk, sur ce ton entêtant de solitaire, presque impersonnel, qui défait les formes convenues des résolutions premières. Le voyage devient une errance lancinante, dans des paysages austères, entre les visages rudes du Transsibérien. Tout y est entrecroisé, voilé plus que saisi, estompé plus que compris. Mais le tourment régresse, la volonté aussi, et un équilibre s'installe.

Pas de reportage, donc, dans cette fresque mélancolique et pauvre. Est-elle broyée devant le canapé rouge d'une vieille dame, à Paris, protagoniste révélée à retardement? On peut s'interroger. Lesbre pose une empreinte de sérénité, sans rien bouclier. Mais cette ambiance prégnante, douce, les jurés du Goncourt l'ont soulignée.

Échec et mat

Autre tour, plus cru, dans l'actuali-

té littéraire: Christophe Donner, dans *Un roi sans lendemain* (Grasset), raconte le sort déplorable réservé au jeune Louis XVII, fils du monarque guillotiné. Ce sujet aurait paru irrecevable il y a quelques années.

Pourtant, l'ultime monarchie glorieuse a connu le succès, par le film *Marie-Antoinette* qu'on sait. On a aussi hurlé sur la Croisette. Faut-il être Donner plus que Sofia Coppola, manier les mots de l'horreur et non les images fastueuses? Évoquer les traumas de l'Ancien Régime, est-ce plus acceptable? Non, sans doute.

Il n'y a rien de commun entre ces peintures des jours et des nuits à Versailles, entre «la tigresse autrichienne [...] la plus méprisante prostituée de la France [...] la mère de ces avortons écopés, bossus, gangrenés...», écrit le citoyen Hébert à la Commune. Pour Donner, les succès éphémères du pouvoir décomposé, fût-ce sous les traits d'un bel enfant bâtard, demeurent sans équivoque: il est né au mauvais moment, sous les auspices d'un royaume aveugle, imprévoyante, «sans lendemain».

Finaliste dans plusieurs catégories, Donner, lui aussi cinéaste, délaie l'autobiographie qui avait fait sa marque. Le voici plein de compassion pour ce prince de sept ans, emprisonné durant deux ans à la prison du Temple.

L'ouvrage se lit comme un charme, malgré le chaos qu'il traverse. Comme se voit le film, d'ailleurs, il

plaît. L'attention se déporte vers les zones obscures, affreuses, de l'histoire affolée. La verve est sûre, le pathos maîtrisé, l'action révélée minutieusement. Donner ne s'adonne pas à admirer le XVIII^e siècle dans ses purges, mais dans ses pièges.

Ne peut-on s'étonner, toutefois, que, fort des sentiments honorables qui débloquent les exactions, commises au nom des grands principes, on n'ait pas remis en question ce symbole royal qui fit de la toute-puissance en poste, une fois sa gloire ôtée, la calamité des vengeances inutiles et honteuses?

Révision ou exhibition d'un cadavre dans la famille? Le phénomène consiste à ouvrir le placard de Barbe-Bleue. Sous des images d'Épinal, le sang des victimes. On serait tenté de dire: évidemment. Les Garvache et Cosette de Victor Hugo ont eu leur gloire, «réplique républicaine à Louis XVII», écrit Donner. Le sang bleu exigerait réparation. Mais les uns, comme il le prétend, sont-ils le pendant des autres?

Si les héros changent de drapeau, c'est que l'art de tels romans n'a pas d'étiquette. Faut-il qu'une fois les barricades de Paris disparues on aille bénir le cœur arraché à dix siècles de règne capétien, dans la crypte de saint Denis? Étrange rebond que ce deuil de papier, mélo assimilé, pour la véracité, à «un sacrifice fondateur».

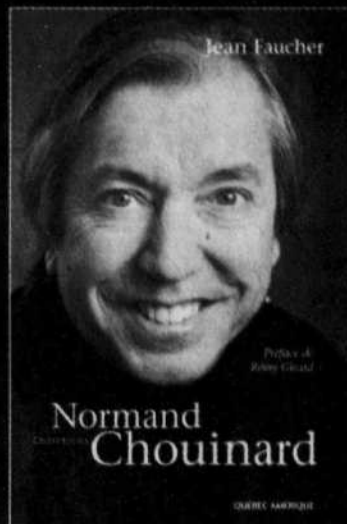
Collaboratrice du Devoir

NORMAND CHOUINARD ENTRETIENS

Jean Faucher



Photo: Michel Cogné



Normand Chouinard est un comédien et un metteur en scène dont le grand talent a toujours été reconnu. Dans ces entretiens intimistes, il nous révèle sa vision du théâtre, du jeu de l'acteur et des nombreux défis auxquels l'a confronté cette carrière sur les planches, sans oublier ses implications sociales, sa famille et ses amis.

L'ŒIL AU CALENDRIER

Gabriel Landry

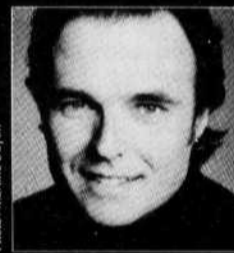


Photo: Mélanie Boyon



■ *Retour à Kotelnitch* est présenté à la Cinéma-thèque québécoise ce soir, 3 novembre, à 21h, et le 7 novembre à 18h30.

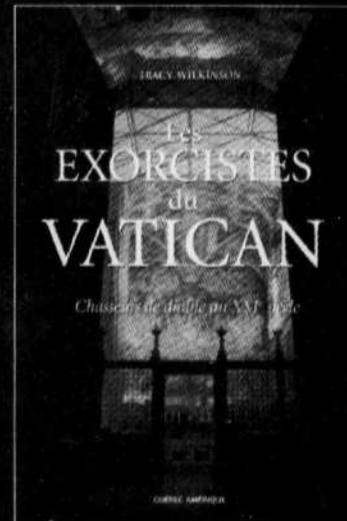
Un fascinant premier livre, 196 poèmes, rien de moins, d'une rare lisibilité, mais un recueil machiné en diable qui démontre, hors de tout doute, que poésie et darté ne sont pas les ennemis qu'on dit!

LES EXORCISTES DU VATICAN

Tracy Wilkinson



Photo: Los Angeles Times



Tracy Wilkinson, correspondante en chef du *Los Angeles Times* à Rome, a mené une grande enquête sur les exorcistes du Vatican, ces chasseurs de diable au XXI^e siècle. Loin de tout jugement, son essai soulève des questions troublantes sur la société, à l'heure où se multiplient les dérives des sciences occultes et autres sectes sataniques.



Bibliothèque et Archives nationales du Québec vous donne rendez-vous aux

Midis littéraires de la Grande Bibliothèque

Rencontre avec l'écrivain Gilles Archambault animée par Aline Apostolska

Gilles Archambault, romancier, chroniqueur et journaliste, auteur notamment des *Maladresses du cœur*, de *L'obsédante obèse* et autres agressions et tout récemment des *Rives prochaines*.

Les Midis littéraires de la Grande Bibliothèque, une série de conversations avec des écrivains francophones d'ici et d'ailleurs.

à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque le jeudi 8 novembre 2007 de 12 h 30 à 14 h

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal
Métro Berri-UQAM
Renseignements : 514 873-1100 ou 1 800 363-9028
Entrée libre dans la limite des 300 places disponibles

www.banq.qc.ca

Bibliothèque et Archives nationales Québec



QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE JEUNESSE

Vampires, parasites et beauté désespérante

CAROLE TREMBLAY

Cela arrive parfois. On lit un livre. On pense qu'on vient de découvrir un nouvel auteur et, après quelques recherches, on se rend compte qu'il a déjà toute une œuvre derrière lui et que des milliers de personnes l'ont déjà découvert avant nous. C'est ce qui m'est arrivé avec Scott Westerfeld.

Avant de lire *V-Virus*, je n'avais jamais entendu parler de lui. Une consultation auprès de mon brave ami Google m'a révélé que cet écrivain américain avait déjà publié une douzaine d'ouvrages, qu'il avait remporté plusieurs prix, qu'il possédait un blogue, en plus d'un site Internet où on pouvait, entre autres choses, se procurer des T-shirts et qu'un forum de jeunes échangeait sur les personnages et les détails de ses romans.

Remarquez que la popularité de cet auteur de SF converti à la littérature jeunesse m'étonne à moitié. Le ton de ses romans et les thèmes qu'il y traite correspondent tout à fait à la sensibilité des adolescents d'aujourd'hui.

V-Virus raconte une histoire de vampire, campée au cœur d'un New York contemporain. L'originalité de l'ouvrage tient à ce qu'il présente le vampirisme, non pas comme une malédiction ancestrale, mais comme un virus, transmissible sexuellement. Ce parasite biologique, qui n'est pas sans rappeler le sida, induit chez ses victimes les comportements

classiques que l'on connaît: soif de sang, peur de la lumière, etc.

Cal, le personnage principal de ce thriller scientifique, est porteur du virus. Contrairement à la norme, il n'en a cependant pas développé les symptômes. À cause de cette particularité, le jeune homme est embauché par la Garde de Nuit, une organisation politique secrète, pour traquer les victimes contaminées afin de réduire les risques de propagation de la maladie. Aussi étonnant que cela puisse paraître, ce roman, à mi-chemin entre la SF et le polar, est doublé d'un petit traité de biologie. En effet, un chapitre sur deux est consacré à la description de parasites réels, présents chez diverses espèces animales. Ces parties théoriques, qui ne manquent pas d'humour, sont souvent plus terrifiantes que la trame de l'histoire elle-même qui, avouons-le, malgré des épisodes palpitants, a un peu tendance à s'embourber vers la fin.

Une trilogie

L'intérêt est mieux soutenu dans *Uglies*. (Les titres anglais sont très *in* chez les éditeurs français...). Encore heureux, puisqu'il s'agit du premier tome d'une trilogie. L'action se déroule dans un futur pas si lointain où les standards de beauté

sont, non seulement omniprésents, mais carrément obligatoires.

Tally, comme toute jeune fille de quinze ans, est une «Ugly». Et comme tous les autres «Uglies», elle attend impatiemment le jour de ses seize ans, où elle subira enfin l'intervention chirurgicale qui la fera passer du côté des «Pretty». Une fois opérés, les jeunes adultes traversent le pont pour aller vivre à New Pretty Town, où ils peuvent consacrer tout leur temps à être beaux et faire la fête.

Quelques jours avant son anniversaire, Tally fait la connaissance de Shay, avec qui elle se lie rapidement d'amitié. Shay lui parle d'un monde où tout n'est pas parfait et l'invite à la suivre chez les rebelles qui se cachent hors des murs de la ville. Déchirée entre son désir de beauté et l'appel de l'aventure, Tally hésite. Mais elle n'aura même pas à trancher puisque le destin l'entraînera dans un tourbillon d'événements dont elle perdra rapidement le contrôle.

On l'aura compris, ce roman propose un regard critique sur la tyrannie de standards de beauté imposés par les magazines et autres médias. Soyons honnête, cette réflexion ne réinvente pas la roue et l'ouvrage n'échappe pas aux clichés sur la beauté intérieure et l'unicité des individus, mais disons que le

chemin que le message emprunte vaut le détour. L'histoire est prenante, pleine d'action et de rebondissements, les personnages sont attachants et la démonstration de la manipulation dont sont victimes les habitants de ce monde est intéressante. Elle rappelle que la perfection physique et le bonheur absolu ont un prix et que c'est évidemment celui de la liberté. Un discours qui semble trouver un écho favorable après des jeunes lecteurs puisque ce roman a reçu près d'une vingtaine de récompenses aux États-Unis, dont le prix du meilleur livre pour jeunes adultes de l'American Library Association, en 2006. *Pretty*, le tome 2 de la trilogie, paraîtra très bientôt, toujours chez Pocket jeunesse.

Collaboratrice du Devoir

V-VIRUS

Scott Westerfeld
Milan jeunesse
Paris, 2007, 331 pages
(A partir de 13 ans)

UGLIES

Scott Westerfeld
Pocket Jeunesse
Paris, 2007, 432 pages
(A partir de 13 ans)

LITTÉRATURE JEUNESSE

Le retour de Mademoiselle C

L'incroyable Mademoiselle Charlotte devient entraîneuse de l'équipe de soccer de l'Anse-aux-Canards

ANNE MICHAUD

Après avoir été maîtresse d'école, bibliothécaire, factrice, ministre et concierge, voilà que l'incroyable Mademoiselle Charlotte devient entraîneuse de l'équipe de soccer de l'Anse-aux-Canards! Mais au lieu de pousser les jeunes joueurs à gagner, elle leur apprend à perdre! Et offre du «smalalamiam» à celui qui a le mieux perdu! L'équipe de l'Anse-aux-Canards

arrivera-t-elle à battre celle de la Baie-des-Bleuets avec une entraîneuse aussi peu orthodoxe? Peu importe parce que, ce qui est certain, c'est que tout le monde va bien s'amuser!

Cet automne, les fans de Mademoiselle C sont gâtés puisqu'en novembre, juste à temps pour Noël, Dominique Demers leur offrira *La Nouvelle Maîtresse* sous forme de livre-CD: au roman, illustré par Tony Ross et présenté dans une

édition luxueuse, s'ajoutera la version audio, racontée par l'auteur elle-même et mise en musique par Sébastien Langlois. Comme ça, même les petits qui ne savent pas encore lire pourront se délecter des aventures de Mademoiselle C!

Autre suggestion pour les tout-petits, le premier DVD *Dominique raconte...* Dans ces capsules, d'abord diffusées à la télévision de Radio-Canada, l'écrivaine raconte 10 histoires tirées des collections des Éditions Imagine, dont elle est directrice littéraire. Qu'il s'agisse de contes traditionnels, comme *Les Trois Petits Cochons*, *Cendrillon* ou *Boucle d'Or et les trois ours*, ou de contes plus modernes, comme *La Plus Méchante Maman!* ou *Bill et le dragon*, ils prennent vie grâce au talent de la pétillante Mademoiselle D!

LA FABULEUSE ENTRAÎNEUSE

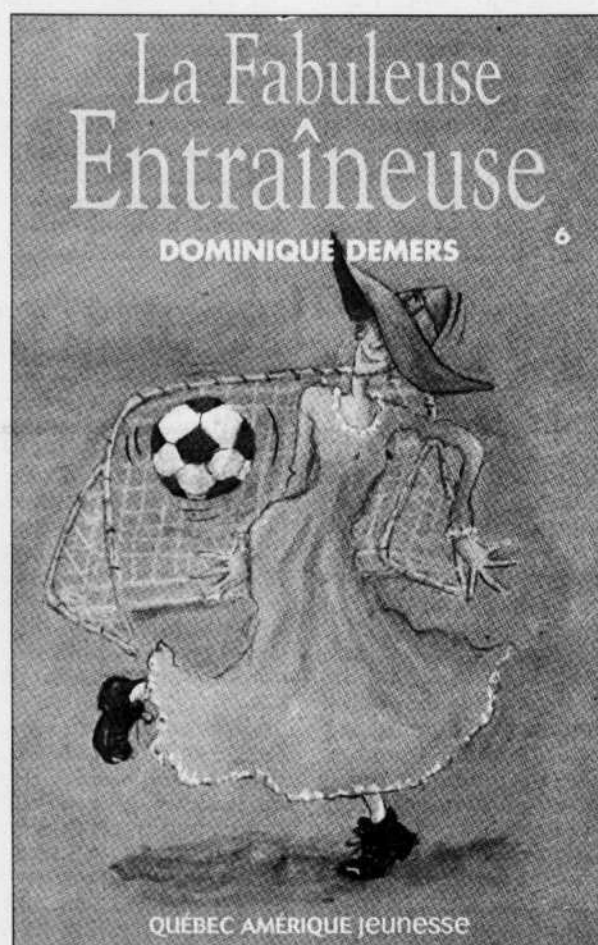
Texte de Dominique Demers
Québec Amérique
Montréal, 2007
(7 ans et plus)

LA NOUVELLE MAÎTRESSE - LIVRE-CD

Texte et lecture de Dominique Demers
Illustrations de Tony Ross
Musique de Sébastien Langlois
Québec-Amérique
Montréal, 2007
(6 ans et plus)
Sortie prévue le 17 novembre 2007

DOMINIQUE RACONTE...

DVD 1
Animatrice-conteuse:



Dominique Demers
Téléfiction Distribution

et Marketing
Montréal, 2007 (2 à 6 ans)

DU 21 AU 25 NOVEMBRE

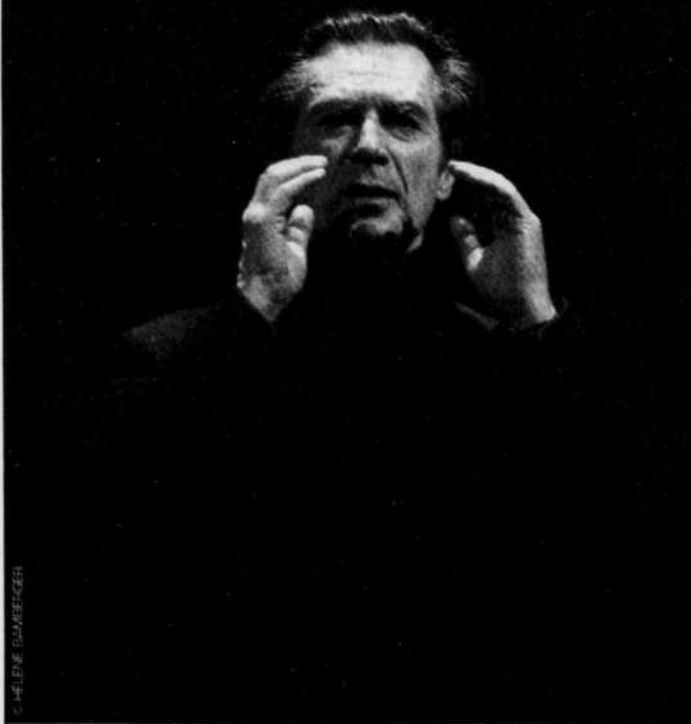
CAP AU PIRE


de SAMUEL BECKETT

Traduit de l'anglais par Édith Fournier

une lecture par

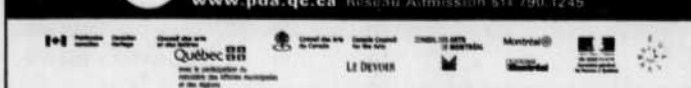
SAMI FREY



Une présentation du
13^e Festival international de la littérature 
en collaboration avec le STUDIO LITTÉRAIRE DE LA PLACE DES ARTS,
en accord avec LES VISITEURS DU SOIR et LES ÉDITIONS DE MINUIT.



Cinquième Salle Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca



Myriam Houle

Myriam Houle
Yé midi Laure!
théâtre

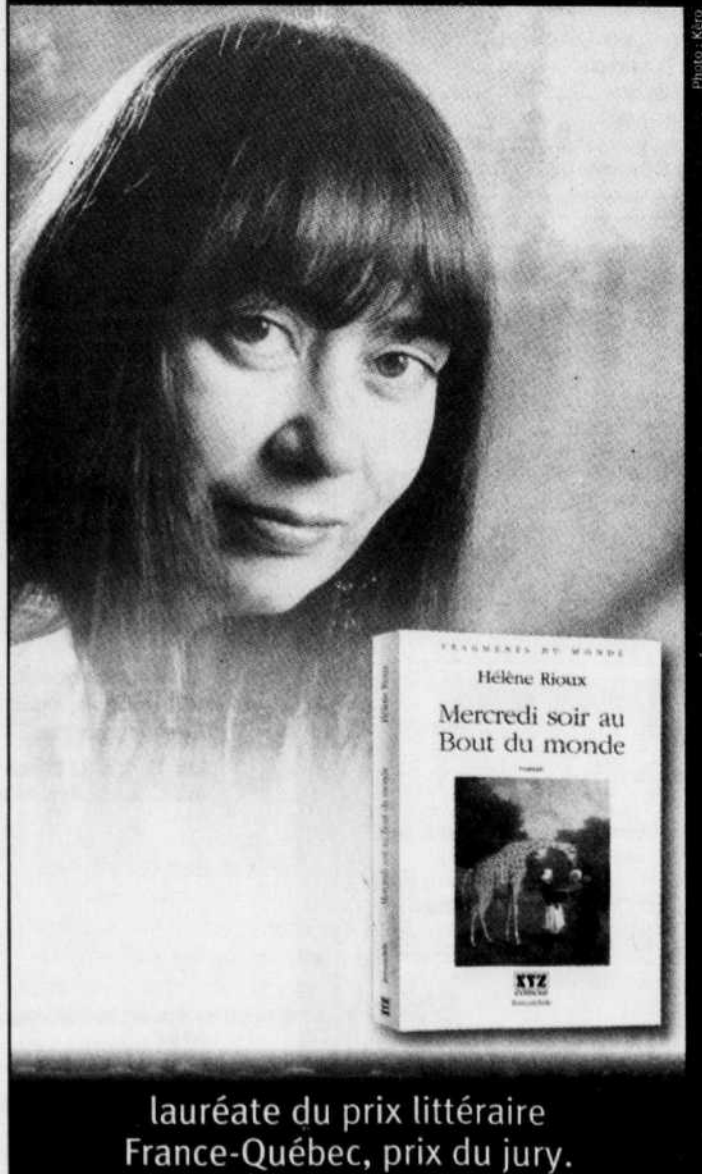
L'histoire romancée
de la première femme
journaliste au Québec,
Laure Hurteau.

PRÉFI

18\$



XYZ éditeur félicite
Hélène Rioux, auteure de
Mercredi soir au Bout du monde,



lauréate du prix littéraire
France-Québec, prix du jury.

ESSAIS

HISTOIRE

« Aux habitants opprimés de la province de Québec... »

CHRISTOPHE HORGUELIN

Le Québec et le Canada n'ont pas beaucoup le fétichisme des grands documents historiques. À Washington, la Déclaration d'indépendance, la Constitution de 1787, le Bill of Rights sont visibles à l'intérieur d'écrits fabuleusement coûteux, conçus par des savants et pourvus de leur propre microclimat. Dans un genre différent, Pauline Maier, historienne au Massachusetts Institute of Technology, consacrait il y a dix ans un ouvrage entier, *American Scripture*, à la reconstitution couche par couche, fragment par fragment, de la rédaction de la Déclaration d'indépendance de 1776. Au Canada, on voit mal quelle relique d'ailleurs restée lettre morte (les 92 résolutions? le rapport Durham?) pourrait mériter pareils monuments.

Peut-être cette pensée mélancolique a-t-elle inspiré en partie le projet (et le titre) de *Rendez-vous manqué avec la révolution américaine*. L'essayiste Pierre Monette et l'équipe du groupe de recherche Archéologie du littéraire au Québec (UQAM) y reproduisent en les commentant dix-huit grands textes de propagande diffusés au Québec à l'occasion de l'invasion de la colonie par l'armée continentale. L'entreprise peut rappeler celle de Marcel Trudel, qui proposait récemment un choix de documents sur le même sujet (*La Tentation américaine*, Septentrion, 2006). Les deux livres sont en réalité fort différents.

Monument aux mots

Dans son anthologie, Trudel a choisi et présenté très succinctement les documents publics et privés qui lui semblent les plus importants pour comprendre l'épisode de l'invasion américaine de 1775. Pierre Monette, lui, se focalise sur les textes qui s'adressent directement à la population de la colonie. L'objectif est de faire l'« archéologie » de ces « événements discursifs » et de comprendre les conditions de production et de réception des textes dans l'espace public. Ce projet théorique plein de promesses est doublé d'un parti pris favorable aux révolutionnaires américains. Le résultat conduit à une sorte de sacralisation des textes, en particulier les trois lettres du Congrès de Philadelphie aux habitants du Québec, autour desquelles le livre est organisé.

Chacune des dix-huit « adresses » mises en évidence dans le livre (beaucoup d'autres documents sont cités) est minutieusement décrite. Qui a rédigé, qui a traduit, imprimé, transporté, diffusé? L'établissement du texte et de ses variantes, dans certains cas sa traduction, a fait l'objet d'un soin extrême. Il faut reconnaître à l'équipe d'archéologues une opiniâtreté dans la collecte des documents et l'examen de leur contexte. Leur ouvrage reproduit trois lettres aux lecteurs de la *Gazette de Québec* qui n'apparaissent pas dans l'anthologie de Trudel, une chanson anticléricale (*Marchons en bons fa-*

natiques / Allons nous faire égorger... »), ainsi qu'une fausse adresse de Louis XVI aux Canadiens, jolis cas de désinformation. Chaque document est abondamment expliqué et commenté. Pierre Monette tente aussi de connaître l'accueil que les documents ont reçu parmi les « classes populaires » canadiennes, même si celles-ci n'ont guère laissé d'écrits. En général, c'est là que les choses se gâtent.

La thèse de l'auteur est que les idées libérales républicaines des révolutionnaires ont fortement pénétré la paysannerie franco-catholique du Québec, les « habitants ». Outre les éléments de preuve déjà connus des historiens, Monette croit pouvoir s'appuyer sur le contenu des adresses elles-mêmes: ce que ces textes présupposent chez leur auditeur serait révélateur des pensées véritables de celui-ci. Hélas, rien n'est moins sûr, et même placée sous la protection de Foucault et d'Habermas, l'argumentation de l'auteur apparaît fréquemment fragile ou tendancieuse. Parfois, sa lecture même des textes est fautive. Par exemple, ceux que le marchand Pierre Guy considère comme « *l'horreur du genre humain* » ne sont pas ses concitoyens pro-rebelles, mais bien les espions du gouverneur (mentionnés un peu plus haut dans le document) qui épièrent les conversations des Montréalais...

Reconstituer les vues politiques de groupes sociaux qui n'ont pas eu la parole, comme une paysannerie illettrée, est aussi délicat que d'aller recueillir la rosée sur l'herbe. Pierre Monette a le mérite de tenter le coup. Malheureusement, en cherchant « les empreintes que [les adresses] ont laissées dans l'esprit des Canadiens », il ne trouve souvent que les empreintes de ses propres sabots.

Il en va de même pour les considérations de l'auteur sur les historiens qui l'ont précédé et sur sa propre contribution. Contrairement à ce que Monette laisse en-

tendre, il n'est pas le premier à prendre au sérieux l'engagement pro-rebel des habitants canadiens — Jean-Paul de Lagrave s'est déjà avancé plus loin que lui. Il est vrai que nombre d'historiens ont fait preuve d'un parti pris hostile aux Américains — et célèbre l'Acte de Québec de 1774, une loi profondément antidémocratique. Mais ils ont parcouru presque tous les documents que Monette prétend avoir découverts ou disséqués pour la première fois. Surtout, ils peuvent difficilement être congédiés comme un seul troupeau anonyme pour avoir tous copié « la doxa historiographique québécoise nationaliste ».

Du point de vue de ses objectifs intellectuels, ce *Rendez-vous manqué* ne semble donc pas trop mal porter son nom. Pour autant, le lecteur aurait tort de se priver du plaisir d'un récit habilement tissé à travers l'étude des discours révolutionnaire, royaliste et clérical. Les chemins de traverse sont nombreux, les citations généreuses, en effet, serait passé du péronisme à l'antipéronisme, pour ensuite déboucher sur un communisme à la soviétique qu'il finira par trouver trop mou. Cette confusion s'accompagnera néanmoins d'un fanatisme meurtrier inspiré par une terrifiante rigidité morale.

Che Guevara, selon Machover, souhaitait une attaque nucléaire « préventive » contre les États-Unis et aurait procédé à de multiples exécutions par fusillade avec enthousiasme et sans remords. En 1964, à l'ONU, il déclarait: « Nous avons fusillé; nous fusillons et nous continuerons de fusiller tant qu'il le faudra. Notre lutte est une lutte à mort. » Castro n'appréciera pas cette mauvaise publicité internationale et fera tout, dès lors, pour éloigner le Che de Cuba, tout en continuant d'utiliser une image propagandiste du guérillero sans peur et sans reproche. La mort de Guevara, en Bolivie, en octobre 1967, dans le contexte d'une douteuse fuite en avant révolutionnaire, fera l'affaire du *comandante*, pour qui le Che était devenu plus utile mort que vivant.

POLITIQUE

Comandante Guevara

LOUIS CORNELLIER

Auteur, en 2004, de *Cuba, totalitarisme tropical*, le journaliste français d'origine cubaine Jacobo Machover est un anticastro militant. Dans *La Face cachée du Che*, il s'en prend à la figure romantique d'Ernesto Guevara, colportée à travers le monde depuis quarante ans par de naïfs rebelles en manque d'idoles et des intellectuels qui n'auraient pas lu l'œuvre de leur héros.

Selon Machover, Che Guevara est moins un « libéral romantique » qu'un « fanatique stalinien », et rien n'est plus dogmatique que ses textes, « où la plus grande orthodoxie politique le dispute à une pulsion effrénée de mort, envers lui-même et envers les autres ». Celui que la légende présente comme un humaniste révolutionnaire et un médecin des pauvres n'aurait été, en fait, qu'un aventurier, partisan du plus pur totalitarisme.

Machover, au passage, soulève des doutes sur la formation de médecin du Che et se penche sur son incompetence économique (il se serait retrouvé à la tête de la Banque nationale de Cuba parce qu'il aurait répondu: « Y a-t-il un communiste dans la salle? », question à laquelle il aurait répondu oui, alors que Castro demandait: « Y a-t-il un économiste dans la salle? ») de même que sur sa confusion théorique. La révolutionnaire, en effet, serait passé du péronisme à l'antipéronisme, pour ensuite déboucher sur un communisme à la soviétique qu'il finira par trouver trop mou. Cette confusion s'accompagnera néanmoins d'un fanatisme meurtrier inspiré par une terrifiante rigidité morale.

Che Guevara, selon Machover, souhaitait une attaque nucléaire « préventive » contre les États-Unis et aurait procédé à de multiples exécutions par fusillade avec enthousiasme et sans remords. En 1964, à l'ONU, il déclarait: « Nous avons fusillé; nous fusillons et nous continuerons de fusiller tant qu'il le faudra. Notre lutte est une lutte à mort. » Castro n'appréciera pas cette mauvaise publicité internationale et fera tout, dès lors, pour éloigner le Che de Cuba, tout en continuant d'utiliser une image propagandiste du guérillero sans peur et sans reproche. La mort de Guevara, en Bolivie, en octobre 1967, dans le contexte d'une douteuse fuite en avant révolutionnaire, fera l'affaire du *comandante*, pour qui le Che était devenu plus utile mort que vivant.



OSWALDO RIVAS REUTERS
Une affiche de Che Guevara dans une rue de Managua, au Nicaragua

« Savent-ils seulement, conclut Machover, tous ceux qui continuent à brandir sa figure comme étendard, que le Che n'avait comme idéologie que le culte de la mort, la sienne et celle des autres, ainsi que l'instauration de régimes totalitaires partout dans le monde? » On imagine que non. Cette face sombre du Che, cela dit, constitue-t-elle le fin mot de son œuvre? Quarante ans après sa mort, le débat continue.

Collaborateur du Devoir

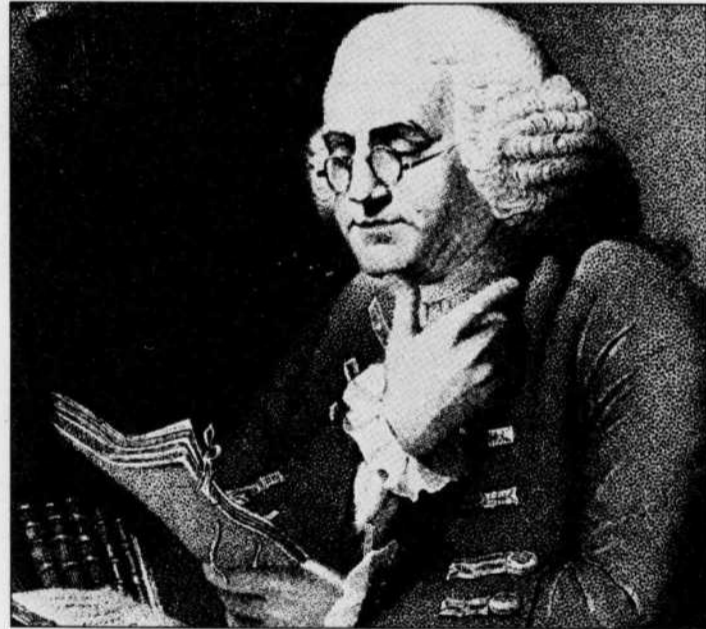
LA FACE CACHÉE DU CHE

Jacobo Machover
Buchtet-Chastel
Paris, 2007, 208 pages

Vient aussi de paraître:

CHE GUEVARA, UNE BRAISE QUI BRÛLE ENCORE

Olivier Besancenot et Michael Löwy
Mille et une nuits
Paris, 2007, 248 pages



SOURCE INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY
Benjamin Franklin (1706-1790), un des pères de l'indépendance américaine

Marc Brière
JUGE et MILITANT
Mémoires
Lancement: Le samedi 10 novembre 2007, à 16 h 30 au Bistrot Sanguinier, 320 Sainte-Catherine Est (UQAM), Montréal. Un son d'homme sans bord.

Disponible le 6 novembre chez votre libraire ou commander en ligne: www.pulaval.com

EN BREF

Les séjours de Marie-Victorin à Cuba

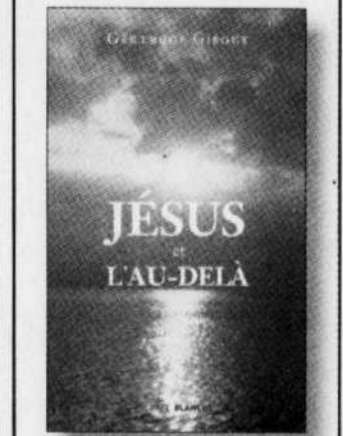
Scientifique remarquable, le botaniste Conrad Kirouac, mieux connu sous le nom de frère Marie-Victorin, a eu une importante correspondance au cours de sa vie, notamment une correspondance de nature érotique avec sa secrétaire, Mme Gauvreau. Vient de paraître aux Presses de l'Université de Montréal *Marie-Victorin à Cuba*, sa correspondance avec le frère Léon, qui met en lumière la détestation qu'entretenait le scientifique à l'égard de l'hiver canadien, lui préférant de beaucoup des séjours dans l'île de Cuba pour herboriser. Le frère Marie-Victorin et le frère Léon entretinrent une correspondance de 1907 à 1944, année du décès du fondateur du Jardin botanique de Montréal. — *Le Devoir*

Vive le Québec libre!

L'historienne Marine Lefèvre examine, dans un essai intitulé *Charles de Gaulle, du Canada français au Québec* (Leméac), les chemins qu'ont empruntés les relations franco-québécoises depuis la Seconde Guerre mondiale jusqu'à l'éclatant « Vive le Québec libre! » du général de Gaulle, en 1967. « Sur bien des plans, conclut l'auteure, le général de Gaulle a eu un effet d'accélérateur, tout au moins de facilitateur, et un impact durable sur l'évolution interne de la Confédération canadienne. » — *Le Devoir*

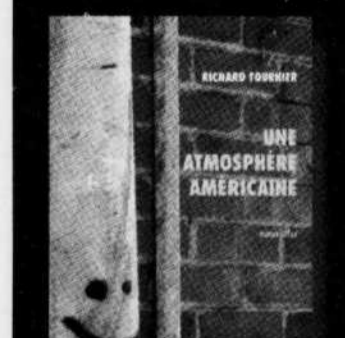
Comment Jésus concevait-il la mort et l'au-delà?

Croyait-il en la résurrection? À l'immortalité de l'âme? Fort différent de l'enseignement reçu, ce que l'on découvre peut nous surprendre, mais aussi nous rejoindre et nous éclairer dans notre réflexion.



Gertrude Giroux
JÉSUS ET L'AU-DELÀ
Voici un livre basé sur les études bibliques qui nous invite à réfléchir, hors des sentiers battus, sur le mystère de la mort et de l'au-delà avec le prophète de Nazareth, en dialogue avec la pensée moderne.
En librairie: 29,95\$ • Diffusion Fides
CARTE BLANCHE

VIENT DE PARAÎTRE



Richard Fournier
UNE ATMOSPHÈRE AMÉRICAINE
Un chat de race qui cause en japonais, un ascenseur dessiné par un ancien officier parachutiste, un statisticien ivre mort enterré sous un bureau, le frigo bavard d'une hôtelière, la patience d'un dentiste, un couple au-dessus de tout soupçon, l'aéroport sous la tempête, etc.
Dans cet univers apparemment tordu, tout s'explique en 15 nouvelles.
En librairie: 24,95\$ • Diffusion Fides
CARTE BLANCHE

Venez assister à une rencontre avec Stéphane Audeguy animée par Robert Lévesque

Stéphane Audeguy est au Québec pour recevoir le Prix Marie-Claire Blais qui lui est décerné pour son premier roman, *La Théorie des nuages* (Gallimard 2005, Folio 2007), un remarquable succès.
Stéphane Audeguy est aussi l'auteur de *Fils unique*, les mémoires fictives du frère aîné de Jean-Jacques Rousseau, érudit et libertin, prix des Deux-Magots 2006.
Il publie aujourd'hui, dans la collection Folio 24, *Petit éloge de la douceur*.
LE MERCREDI 7 NOVEMBRE À 17 H
À LA LIBRAIRIE GALLIMARD
3700, BOUL. SAINT-LAURENT
MONTREAL T.514.499.2012
ACTIVITÉ GRATUITE
WWW.GALLIMARDMONTREAL.COM
Librairie Gallimard

Le care, dont la devise était *Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi ni à personne*, maxime qu'il aurait relevée chez Chamfort s'il l'avait lu, n'avait pas de goût pour les passions inassouvies et les rancunes immortelles, mais comme la Veuve noire était belle, à la vérité, et qu'il avait grande envie de la connaître mieux, il se dit, se rappelant les soldats qui montaient la garde tout près, que ce serait folie de résister.
Noëlle à Cuba — Pierre Karch
Roman | 504 pages | 20 \$ | ISBN 978-2-89423-214-9
En vente chez votre libraire
Ontario
Brise de parole
une collection qui rassemble des œuvres marquantes de l'Acadie, de l'Ontario et de l'Ouest

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Du rôle des intellectuels



Louis Cornellier

Se réclamer du statut d'intellectuel, au Québec, ne passe pas comme une lettre à la poste. Pour l'avoir fait, dans un petit livre publié en 2003, j'ai dû supporter de me faire répliquer, par une critique de *Lettres québécoises*, que je n'avais pas «l'ego dans le plancher». «Écrivain» ou «critique» auraient été acceptés sans problème, mais «intellectuel», cela faisait, semble-t-il, prétentieux. Dernièrement, Gérard Bouchard l'a, lui aussi, appris à ses dépens, quand il s'est réclamé de ce titre pour critiquer l'approche populiste de certains réseaux de télévision. Il a dû, rapidement, battre sa coulpe et, comme on dit, rassurer son monde. Il ne voulait surtout pas, a-t-il avoué, se placer au-dessus de la mêlée. «Penseur», «historien» ou «sociologue», va toujours, mais «intellectuel», non.

Quel est le problème, au juste? Comment expliquer que ce mot et ceux qui le revendiquent pour eux suscitent l'indignation? N'est-il pas normal, pourtant, que ceux et celles qui font métier de penser et de chercher se réclament d'un statut particulier à l'heure de proposer, et non d'imposer, leurs lumières sur des enjeux sociopolitiques et culturels fondamentaux? Si nous reconnaissons sans peine que les mécaniciens connaissent mieux nos automobiles que nous ne les connaissons nous-mêmes et que les médecins disposent de lumières plus pénétrantes que les nôtres sur nos propres maladies, pourquoi les Québécois éprouvent-ils tant de réserves à appliquer cette logique à la réflexion sur les affaires de la Cité? À l'étape de la décision finale en cette

matière, la démocratie octroie à tous les citoyens, bien sûr, le même droit de se prononcer, mais y a-t-il scandale à prétendre que, pour animer les délibérations qui précèdent et auxquelles tous sont conviés, les intellectuels disposent d'outils, non pas privilégiés, mais tout de même irremplaçables?

Car, au fond, qu'est-ce qu'un intellectuel? À cette question, Sartre répondait ceci: «Originellement, donc, l'ensemble des intellectuels apparaît comme une diversité d'hommes ayant acquis quelque notoriété par des travaux qui relèvent de l'intelligence (science exacte, science appliquée, médecine, littérature, etc.) et qui abusent de cette notoriété pour sortir de leur domaine et critiquer la société et les pouvoirs établis au nom d'une conception globale et dogmatique (vague ou précise, morale ou marxiste) de l'homme.» En d'autres termes, un intellectuel est un homme ou une femme d'idées qui sort de son champ de compétence pour formuler une intervention critique inspirée par une conception de l'être humain. Ce qu'ils sont ne leur donne pas raison, mais une société qui souhaite évoluer dans le bon sens serait folle de se priver de cette parole particulièrement informée qui prend le risque du partage collectif au nom de certains principes et valeurs.

Dans un ouvrage collectif issu d'un colloque organisé par l'Académie des lettres du Québec en 2005, et intitulé «Qu'en est-il des intellectuels aujourd'hui?», des écrivains et philosophes, sous la direction de Claude Lévesque, explorent cette question du rôle des intellectuels à partir, principalement, de l'angle de l'écrivain sollicité par les urgences morales du monde. «L'intellectuel, écrit Lévesque, s'est affirmé ainsi, peu à peu, comme celui qui accepte de renoncer momentanément à sa solitude créatrice, à la seule tâche qui lui soit propre (la recherche de la vérité, de l'inconnu et du lointain à travers la fiction), pour répondre à une injonction extérieure, à des exigences impérieuses, conjoncturelles, concrètes, de justice et de liberté, celui qui, sollicité par le souci des autres, assume "une responsabilité supplémentaire", au prix peut-être de sa liberté et de son existence, ayant conscience que la justice pour autrui ne souffre aucun retard.» Lévesque parle d'un «spécialiste de la non-spécialité» qui vient mettre la profon-



SOURCE SRC

Jean-Paul Sartre, figure exemplaire de l'intellectuel moderne

deur du doute dans le débat public. Pierre Ouellet, dans le même sens, évoquera «une voix de côté».

Mais pourquoi délaissier ainsi l'œuvre à faire et risquer sa parole dans le tumulte du monde? J'aurais envie de répondre: parce que l'écrivain, comme le praticien des sciences exactes ou humaines, est aussi un citoyen et un humain et que ces deux derniers statuts, en eux-mêmes, exigent le devoir d'engagement «contre le mal contraire à la vie», selon les mots de Jean-Pierre Lorange, surtout de la part de ceux dont le métier même est de réfléchir. Yvon Rivard, qui signe la contribution de loin la plus forte à ce collectif, ne dit pas vraiment autre chose, mais il l'exprime avec plus de maestria et de sensibilité, en appliquant sa réflexion au statut particulier de l'écrivain.

Reprenant une observation de Maurice Blanchot selon laquelle la force de l'intellectuel tient à «une idée simple», c'est-à-dire «l'obligation d'assistance à autrui qui [...] passe avant toute activité de travail personnel», Ri-

vard explique, dans une formule qui tient du paradoxe, que l'écrivain est l'homme de la situation puisque son éloignement du monde, dans l'œuvre, est justement ce qui lui permet de reconnaître la souffrance d'autrui qui provient d'une séparation avec le monde. «Autrement dit, écrit l'essayiste, l'écrivain qui devient ainsi un intellectuel serait celui qui éprouve le plus douloureusement ce qui lui manque, c'est-à-dire le monde, les autres, et c'est pourquoi il accourt sur la place publique pour redonner au monde ce que lui-même a perdu, pour corriger une injustice dont il se reconnaît coupable, complice.» L'écrivain, en d'autres termes, perd donc le monde en s'en éloignant, mais ce manque l'incite à y revenir, fort, maintenant, d'une expérience de la séparation qui lui donne une connaissance vraie de la souffrance qui ravage le monde.

L'écrivain authentique, en ce sens, est nécessairement un intellectuel puisque le manque qu'il explore dans son œuvre suscite le mouvement qui le ramène sur terre. Sublime, Rivard dit tout en quelques lignes: «Je pense ici à ma propre expérience, expérience limitée de lecteur et d'écrivain qui a si souvent perdu de vue qu'écrire et lire, ce n'était pas tant mener une expérience sur l'écriture et la littérature que de chercher des chemins, des moyens de s'approcher de l'inconnu, c'est-à-dire de moi-même, des autres et de la terre quand je me tiens devant eux en silence comme devant une scène où se joue et se rejoue cette merveille et cette terreur qu'est la vie.»

Si cette expérience était mieux comprise, par ceux qui ont peur des intellectuels mais aussi par certains penseurs chagrins qui cultivent la perte de contact avec le réel et dont quelques-uns figurent au sommaire de cet ouvrage, l'agora québécoise gagnerait en profondeur.

louisco@sympatico.ca

QU'EN EST-IL DES INTELLECTUELS AUJOURD'HUI?

Sous la direction de Claude Lévesque
Hurtubise/HMH
Montréal, 2007, 144 pages

Olivieri
librairie • bistro

Olivieri

Au cœur de la littérature

Mercredi 7 novembre
19 h

Entrée libre
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Réservations:
514 739-3639

Bistro:
514 739-3303

POURQUOI LE THÈME DE L'ENFANCE EST-IL RÉCURRENT DANS LA LITTÉRATURE?

À l'occasion de la parution de trois nouveaux romans aux éditions Hurtubise,

Causerie

JEAN-CLAUDE GERMAIN

Animateur, auteur, metteur en scène, professeur, directeur de théâtre, il a publié en 2007 *Rue Fabre, centre de l'univers. Historiettes de mon jeune âge.*

PIERRE SZALOWSKI

Photographe de presse, journaliste, graphiste, il est aujourd'hui scénariste et auteur. Il signe son premier roman: *Le Froid modifie la trajectoire des poissons.*

NICOLE FONTAINE

Présidente des *Correspondances d'Eastman*, elle publie son premier roman: *Moi, j'avais pas l'habitude de naître.*

ANIMATEUR

Tristan Malavoy Racine

Auteur, musicien et chroniqueur littéraire à *Voir.*

Un nouveau programme Éthique et culture religieuse dans nos écoles

Enjeux et défis de ce virage

Table ronde avec



Georges Leroux

Éthique, Culture religieuse, Dialogue. Un argument pour un programme, Fides, 2007



Laurent Laplante

Dieu et ses fils uniques. Essai sur le pluralisme et l'éducation, MultiMondes, 2007

Louis Rousseau

Département de sciences des religions, UQAM



Mercredi 7 novembre 19 h 30

Centre Paulines, 2661 Masson (2^e),
Montréal, Qc
Renseignements : 514 849-3585.

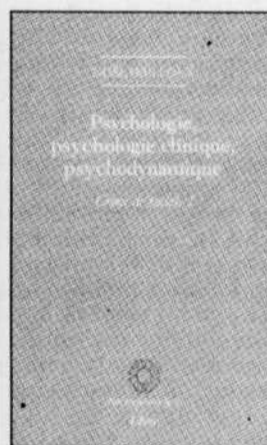
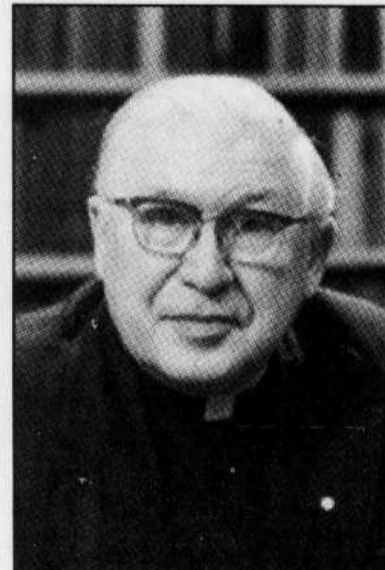
éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

«Voix psychanalytiques»

Noël Mailloux

Psychologie, psychologie clinique, psychodynamique
Choix de textes 1



240 pages, 24 dollars

pul

Néstor García Canclini

L'Amérique latine au XXI^e siècle

Collection Americana dirigée par Jean-François Côté

ISBN : 978-2-7637-8287-4
132 pages • 20 \$

Edmundó O'Gorman

L'invention de l'Amérique

Recherche au sujet de la structure historique du Nouveau Monde et du sens de son devenir

Collection Americana dirigée par Jean-François Côté

ISBN : 978-2-7637-8466-3
186 pages • 25 \$

Luís R. Cardoso de Oliveira

Droit légal et insulte morale

Dilemmes de la citoyenneté au Brésil, au Québec et aux États-Unis

Collection Americana dirigée par Jean-François Côté

ISBN : 2-7637-8219-1
176 pages • 25 \$